



Discours de réception

Leconte de Lisle

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Discours de réception

En m'appelait à succéder parmi vous au Poète immortel dont le génie doit illustrer à jamais la France et le xix^e siècle, vous m'avez fait un honneur aussi grand qu'il était inattendu. Cependant, au sentiment de vive gratitude que j'éprouve se mêle une appréhension légitime en face de la tâche redoutable que vos bienveillants suffrages m'ont imposée. Il me faut vous parler d'un homme, unique entre tous, qui, pendant soixante années, a ébloui, irrité, enthousiasmé, passionné les intelligences, dont l'œuvre immense, de jour en jour plus abondante et plus éclatante, n'a d'égale, en ce qui la ca-

racône, dans aucun littérature ou moderne, et qui a rendu à la poésie française, avec plus de richesse, de vigueur et de certitude, les vertus lyriques dont elle était dépourvue depuis deux siècles. Ma profonde admiration suppléera, je l'espère, à la faiblesse de mes paroles.

Messieurs, l'avènement d'un homme de génie, d'un grand poète surtout, n'est jamais un fait spontané sans rapports avec le travail intellectuel antérieur; et s'il arrive parfois que la Poésie, cette révélation du Beau dans la nature et dans les conceptions humaines, se manifeste plus soudaine, plus haute et plus magnifique chez quelques hommes très rares et d'autant vénérables, une communion latente n'en relie pas moins, à travers les âges, les esprits en apparence les plus divers, tout en respectant le caractère original de chacun d'eux. Si la nature obéit aux lois inviolables qui la régissent, l'intelligence a aussi les siennes qui l'or-

donnent et la dirigent. L'histoire de la Poésie répond h celle des phases sociales, des événements politiques et des idées religieuses; elle en exprime le fonds mystérieux et la vie supérieure ; elle est, à vrai dire, l'histoire sacrée de la pensée humaine dans son épanouissement de lumière et d'harmonie.

Aux époques lointaines oii les rêves, les terreurs, les passions vigoureuses des races jeunes et naïves jaillissent confusément en légendes pleines d'amour ou de haine, d'exaltation mystique ou héroïque, en récits terribles ou charmants, joyeux comme l'éclat

de rire de l'eafance ou sombres comme une colère de barbare, et flottant, sans formes précises encore, de génération en génération, d'âme en âme et de bouche en bouche ; dans ces temps de floraison merveilleuse, des hommes symboliques sont créés par l'imagination de tout un peuple, vastes esprits oii les germes épars du génie commun se réunissent et se condensent en théogonies et en épopées. L'humanité les tient pour les révélateurs antiques du Beau et immortalise les noms d'Homère et de Yalmiki. Et l'humanité a raison, car tous les éléments de la Poésie universelle sont contenus dans ces poèmes sublimes qui ne seront jamais oubliés.

Les grands hommes de race homérique, Eschyle, Sophocle, Euripide, inaugurent bientôt, â l'éternel honneur do la Hellas, le règne des génies individuels ; Aristophane écrit ses comédies oi^ila satire politique, sociale et littéraire, Tesprit le plus aigu, le plus souple, le plus original et souvent le plus cynique, s'illumine de chœurs étincelants ; les purs lyriques abondent, et l'inspiration hellénique devient l'éducatrice du monde intellectuel latin. Puis, les races vivent, luttent, vieillissent; les langues se modifient, se corrompent, se désagrègent; d'autres idiomes

naissent d'elles, informes encore, et finissent par se constituer lentement.

Après les noires années du moyen âge, années d'abominable barbarie, qui avaient amené Fanéantissement presque total des richesses intellectuelles héritées de l'antiquité, avilissant les esprits par la

recrudescence des plus ineptes siiperslillions, par l'atrocité des mœurs et la tyrannie sanglante du fanatisme religieux, notre pléiade française, au XVI^e siècle de Fère moderne, tente avec éclat un renouvellement de formes poétiques. Elle s'inquiète des chefs-d'œuvre anciens, les étudie et les imite; elle invente des rythmes charmants ; mais sa langue n'est pas faite, le temps d'accomplir sa tâche lui manque, et il arrive que les esprits, avides d'une discipline commune, s'imposent bientôt d'étroites règles, souvent arbitraires, qu'ils tiennent à bonneur de ne plus enfreindre. L'époque organique de notre littérature s'ouvre alors, très remarquable assurément par Tordre et la clarté, mais réfractaire en beaucoup de points à l'indépendance légitime de l'intelligence comme aux formes nouvelles qui sont l'expression nécessaire des conceptions originales. Il semble que tout a été pensé et dit, et qu'il ne reste aux poètes futurs qu'à répéter incessamment le même ensemble d'idées et de sentiments dans une langue de plus en plus aiTaiblie, banale et décolorée. Enfin, Messieurs, h cette léthargie lyrique de deux siècles succède un retour irrésistible vers les sources de toute vraie poésie, vers le sentiment de la nature oubliée, dédaignée ou incomprise, vers la parfaite concordance de l'expression et de la pensée qui n'est elle-même qu'une parole intérieure, et la renaissance intellectuelle éclate cl rend la

vie à l'art suprême. C'est pourquoi la rénovation enthousiaste, dont Victor Hugo a été, sinon le seul initiateur, du moins

le plus puissant et le plus fécond, était inévitable et due à bien des causes diverses.

En effet, les grands écrivains du xviii^e siècle avaient déjà répandu en l'Europe notre langue et leurs idées émancipatrices; ils nous avaient révélé le génie des peuples voisins, bien qu'ils n'en eussent compris entièrement ni toute la beauté, ni toute la profondeur; ils avaient surtout préparé et amené ce soulèvement magnifique des âmes, ce combat héroïque et terrible de l'esprit de justice et de liberté contre le vieux despotisme et le vieux fanatisme; ils avaient précipité l'heure de la Révolution française dont un célèbre philosophe étranger a dit, dans un noble sentiment de solidarité humaine : « Ce fut une glorieuse aurore! Tous les êtres sensibles prirent part à la fête. Une émotion sublime « s'empara de toutes les consciences, et l'enthousiasme fit vibrer le monde, comme si l'on eût vu « pour la première fois la réconciliation du ciel et « de la terre! »

Victor Hugo naissait, Messieurs, au moment où notre pays, qui venait de proclamer l'affranchissement du monde, s'abandonnait, dans sa lassitude, à l'homme extraordinaire et néfaste couché aujourd'hui sous le dôme des Invalides, et qui allait répandre à son tour, qu'il le voulût ou non, les idées révolutionnaires à travers l'Europe doublement conquise. Le Poète, de qui l'âme contenait virtuellement tant de symphonies multiples et toujours superbes, grandit au bruit retentissant des batailles

épiciques (les victoires dont le soleil l'a illuminé lointainement, en lui inspirant d'admirables vers; tandis que le réveil des idées

religieuses, sous la forme d'une résurrection pittoresque du catholicisme, d'une part, et, d'autre part, d'une poésie plutôt sentimentale que dogmatique, suscitait en lui l'admiration des merveilles architecturales du moyen âge et le goût inconscient de la Monarchie restaurée.

A vingt ans, Victor Hugo se crut donc royaliste et catholique ; mais la nature même de son génie ne devait point tarder à dissiper ces illusions de sa jeunesse. L'ardent défenseur des aspirations modernes, l'évocat de la République universelle couvait déjà dans l'enfant qui anathématisait à la fois, en 1822, la Révolution et l'Empire, et chantait la race royale revenue derrière l'étranger victorieux. Destiné qu'il était à incarner en quelque sorte la conscience agitée de son siècle, à être comme le symbole vivant , comme le clairon d'or des idées ondoyantes, des espérances, des passions, des transformations successives de l'esprit contemporain, il devait, avec la même sincérité et la même ardeur, développer ses merveilleux dons lyriques, de ses premières odes à ses derniers poèmes, par une ascension toujours plus haute et plus éclatante. Il devait moins changer, comme on le lui a reproché tant de fois, qu'il ne devait grandir sans cesse, dans l'ampleur de sa puissante imagination et dans la certitude d'un art sans défaillance.

Quelles que soient, d'ailleurs, les causes, les

raisons, les influences qui ont modifié sa pensée, bien qu'il se soit mêlé ardemment aux luttes politiques et aux revendications sociales, Victor Hugo est, avant tout, et surtout, un grand et sublime poète, c'est-à-dire un irréprochable artiste, car les deux termes sont nécessairement identiques. Il a su transmuter la substance de tout en substance poétique, ce qui est la condition ex-

presse et première de l'art, l'unique moyen d'échapper au didactisme rimé, cette négation absolue de toute poésie; il a forgé, soixante années durant, des vers d'or sur une enclume d'airain; sa vie entière a été un chant multiple et sonore où toutes les passions, toutes les tendresses, toutes les sensations, toutes les colères généreuses qui ont agité, ému, traversé l'âme humaine dans le cours de ce siècle, ont trouvé une expression souveraine. Il est de la race, désormais éteinte sans doute, des génies universels, de ceux qui n'ont point de mesure, parce qu'ils voient tout plus grand que nature; de ceux qui, se dégageant de haute lutte et par bonds des entraves communes, embrassent de jour en jour une plus large sphère par le débordement de leurs qualités natives et de leurs défauts non moins extraordinaires; de ceux qui cessent parfois d'être aisément compréhensibles, parce que l'envolée de leur imagination les emporte jusqu'à l'inconnaissable, et qu'ils sont possédés par elle plus qu'ils ne la possèdent et ne la dirigent; parce que leur âme contient une part de toutes les âmes; parce que les choses, enfin,

n'existent que par le cerveau qui les conçoit et par les yeux qui les contemplent.

Soumis encore aux formules pseudo-classiques dans ses premiers essais datés de 1822, Victor Hugo transforma complètement sa langue, son style et la facture de son vers dans ses secondes odes et surtout dans les Orientales. Sans doute, c'était là l'Orient tel qu'il pouvait être conçu à cette époque, et moins l'Orient lui-même que l'Espagne ou la Grèce luttant héroïquement pour son indépendance; mais ces beaux vers, si nouveaux et si éclatants, furent pour toute une génération prochaine une révélation de la vraie Poésie. Je ne puis me rappeler, pour ma

part, sans un profond sentiment de reconnaissance, l'impression soudaine que je ressentis, tout jeune encore, quand ce livre me fut donné autrefois sur les montagnes de mon île natale, quand j'eus cette vision d'un monde plein de lumière, quand j'admirai cette richesse d'images si neuves et si hardies, ce mouvement lyrique irrésistible, cette langue précise et sonore. Ce fut comme une immense et brusque clarté illuminant la mer, les montagnes, les bois, la nature de mon pays dont, jusqu'alors, je n'avais entrevu la beauté et le charme étrange que dans les sensations confuses et inconscientes de l'enfance.

Cependant, Messieurs, l'impression produite sur l'imagination vierge d'un jeune sauvage vivant au milieu des splendeurs de la poésie naturelle ne pouvait être unanimement ressentie à une époque et dans un pays où les vieilles traditions d'une rhéto-

rique épuisée dominaient encore. La préface de Cromioell, ce manifeste célèbre de l'Ecole romantique, avait excité déjà de violentes hostilités que les Orientales ne désarmèrent pas ; car nul poète n'a été plus attaqué, plus insulté, plus nié que Victor Hugo. Il est vrai que ces diatribes et ces négations ne l'ont jamais fait dévier ni reculer d'un pas. C'était un esprit entier et résolu, de ceux, très rares, qui se font une destinée conforme à leur volonté, et que les objections étonnent ou laissent indifférents, impuissantes qu'elles sont à rien enseigner et à rien modifier. Aussi, l'applaudissement qui salua l'apparition des Feuilles d'automne s'explique-t-il, moins par la beauté de l'œuvre que par le caractère intime, familial, élégiaque, d'une poésie aisément accessible au public et à la critique. De leur côté, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures^ les Rayons et les Ombres furent accueillis tour à tour avec un mélange d'éloges chaleureux décernés,

comme d'habitude, aux parties sentimentales de ces beaux livres, et de reproches adressés à celles où l'émotion intellectuelle l'emportait sur l'impression cordiale. Rien de plus inévitable; car, si nous admettons volontiers en France, pour articles de foi, et sans trop nous inquiéter de ce qu'ils signifient, certains apophtegmes, décisifs en raison même de leur banalité, tels que : la poésie est un cri du cœur, le génie réside tout entier dans le cœur; nous oublions plus volontiers encore que l'usage professionnel et immodéré des larmes offense la pudeur des sentiments

les plus sucrés. Mais Victor Hugo est un génie malade qui n'a jamais sacrifié la dignité de l'art à la sensiblerie du vulgaire. L'émotion qu'il nous donne pénètre lame et ne l'énerve pas. INmieux nous en convaincre, les Châtiments, les Contemplations, la Uf/pude (les siècles nous vinrent du fond de l'exil.

Les Châtiments, Messieurs, sont et resteront une œuvre extraordinaire où la colère, l'attendrissement, l'indignation, l'élégie et l'épopée se déroulent avec une éloquence inouïe; où l'accumulation incessamment variée des images, le luxe des formules, donnent à l'invective une force multipliée et au poème Ad V Expiation, en particulier, un souffle terrible. Ni les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné, ni les Imnheas de Clément et de Barbier n'ont atteint une telle énergie. Le livre des Contemplations, d'autre part, grave, spirituel, philosophique, rêveur, d'une inspiration complexe, mêle les voix sans nombre de la nature aux douleurs et aux joies humaines; car, si Victor Hugo sait faire vibrer toutes les cordes de l'âme, il sait, par surcroît, voir et entendre, ce qui est plus rare qu'on ne pense. Aussi, le grand Poète saisit-il d'un œil infaillible le détail infini et l'ensemble des formes, des jeux d'ombre et de lumière. Son oreille perçoit les bruits vastes,

les rumeurs confuses et la netteté des sons particuliers dans le chœur général. Ces perceptions diverses, qui affluent incessamment en lui, s'animent et jaillissent en images vivantes, toujours précises dans leur abondance sonore, et

qui constatent la communion profonde de l'homme et de la nature.

Les sentiments tendres, les délicatesses, même subtiles, acquièrent, en passant par une âme forte, leur expression définitive; et c'est pour cela que la sensibilité des poètes virils est la seule vraie. Ai-je besoin, Messieurs, de rappeler les preuves sans nombre que Victor Hugo nous a données de cette richesse particulière de son génie? Le vers plein de force et d'éclat du plus grand des Lyriques s'empreint, quand il le veut, d'une grâce et d'un charme irrésistibles. Non seulement il vivifie ce qu'il conçoit, ce qu'il voit, ce qu'il entend, mais il excelle à rendre saisissant ce qui est obscur dans l'âme et vague dans la nature. L'herbe, l'arbre, la source, le vent, la mer, chantent, parlent, souffrent, pleurent et rêvent; le sens mystérieux des bruits universels nous est révélé.

La Légende des siècles parut et consacra pour toujours, à l'applaudissement unanime et enthousiaste, le génie et la gloire incontestée du grand Poète. Ce sont, en effet, d'admirables vers, d'une solidité et d'une puissance sans égales, d'une langue à la fois éblouissante et correcte, comme tout ce qu'a écrit Victor Hugo qui est aussi un grammairien infailible. Il n'appartenait qu'à lui d'entreprendre une telle œuvre, de vouloir, comme il le dit, « exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique, la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion,

science, lesquels se résument m \u\ seul et immense mouvement vers la lumière ». Certes, c'était là une entreprise digne de son génie, quelque colossale qu'elle fût. Pour qu'un seul homme, toutefois, pût réaliser complètement un dessein aussi formidable, il fallait qu'il se fût assimilé tout d'abord l'histoire, la religion, la philosophie de chacune des races et des civilisations disparues; qu'il se fit tour à tour, par un miracle d'intuition, une sorte de contemporain de chaque époque et qu'il y revécût exclusivement, au lieu d'y choisir des thèmes propres au développement des idées et des aspirations du temps où il vit en réalité.

Bien qu'aucun siècle n'ait été à l'égal du nôtre celui de la science universelle, bien que l'histoire, les langues, les mœurs, les théogonies des peuples anciens nous soient révélées d'année en année par tant de savants illustres ; que les faits et les idées, la vie intime et la vie extérieure, que tout ce qui constitue la raison d'être, de croire, de penser des hommes disparus appelle l'attention des intelligences élevées, nos grands poètes ont rarement tenté de rendre intellectuellement la vie au Passé. Ainsi, quand un très noble esprit, un profond penseur, un précurseur de notre Renaissance littéraire, Alfred de Vigny, conçut et écrivit le beau poème de Moïse, il ne fit point du libérateur d'Israël le vrai personnage légendaire qui nous apparaît aujourd'hui, le chef théocratique de six cent mille nomades idolâtres et féroces errant alâmes dans le

désert, le Prophète inexorable qui fait égorger en un jour vingt-quatre mille hommes par la tribu de Lévi. Le poème de Moïse n'est qu'une étude de l'âme dans une situation donnée, n'appartient à aucune époque nettement définie et ne met en lumière aucun caractère individuel original. Mais, si la Légende des

siècles, bien supérieure comme conception et comme exécution, est plutôt, çà et là, l'écho superbe de sentiments modernes attribués aux hommes des époques passées qu'une résurrection historique ou légendaire, il faut reconnaître que la foi déiste et spiritualiste de Victor Hugo, son attachement exclusif à certaines traditions, lui interdisaient d'accorder une part égale aux diverses conceptions religieuses dont l'humanité a vécu, et qui, toutes, ont été vraies à leur heure, puisqu'elles étaient les formes idéales de ses rêves et de ses espérances. « L'homme, a dit un illustre écrivain, fait la sainteté de ce qu'il croit comme la beauté de ce qu'il aime. » Quoi qu'il en soit, la Légendes des siècles, cette série de magnifiques compositions épiques, restera la preuve éclatante d'une puissance verbale inouïe mise au service d'une imagination incomparable.

Les Chansons des mers et des bois^ V Année terrible^ les deux dernières Légendes^ VArt d'être grand-père, le Pape^ la Pitié suprême^ Religion et religions, VAn, Torquemada, les Quatre Vents de l'Esprit se succédèrent à de courts intervalles. Il est assurément impossible, Messieurs, d'analyser et de louer

ici comme il conviendrait, ces œuvres miillies [»li<"es où rinlarrissable f, ^éni(; du Poète se déploie avec la même force démesurée. Tortjtipinda, cepeudail. moins un drame scénique qu'un poème dialogué, offre une conception particulière qui, pour n'être pas d'une exacte théologie. n'en est que plus originalement. Certes, en brûlant par milliers ses misérables victimes, le vrai Torquemada, le grand Inquisiteur du xv^e siècle, ne pensait en aucune façon les mener à la béatitude céleste. Il tenait uniquement à les exterminer, en leur donnant sur la terre un avant-goût des flammes éternelles. Mais Victor Hugo a développé son étrange

conception avec tant de verve, d'éloquence et de couleur, qu'il faut le remercier, au nom de la Poésie, d'avoir prêté cette charité terrible à cet insensé féroce qui puisait la haine de l'humanité dans l'imbécillité d'une foi monstrueuse.

Dès les brillantes années de sa jeunesse, et concurremment avec ses poèmes et ses romans qui sont aussi des poèmes, doué qu'il était déjà d'une activité intellectuelle que le temps devait accroître encore, Victor Hugo avait révélé dans ses drames une action et une langue théâtrales nouvelles. Quand ces vers d'or sonnèrent pour la première fois sur la scène, quand ces explosions d'héroïsme, de tendresse, de passion, éclatèrent soudainement, enthousiasmant les uns, irritant la critique peu accoutumée à de telles audaces, et soulevant même des haines personnelles, les esprits les plus avertis parmi

les contradicteurs du jeune Maître, saluèrent cependant, malgré beaucoup de réserves, cet avènement indiscutable de la haute poésie lyrique dans le drame, bien que de longues années dussent s'écouler encore avant le triomphe définitif.

En effet. Messieurs, Heimani, Marion de Lorme, le Roi s'amuse, Ruy Blas, les Bur graves, ont suscité longtemps de singulières objections. L'éclat du stylo et l'éloquence lyrique des personnages semblaient aux adversaires du Poète Tunique mérite et à la fois le défaut fondamental de ces œuvres si pleines pourtant de situations dramatiques. Le reproche de sacrifier l'étude des caractères et la vérité historique aux fantaisies de l'imagination, est-il donc juste? N'a-t-il pas été toujours permis aux poètes tragiques d'emprunter à l'histoire de larges cadres où leur inspiration personnelle pût se déployer librement? La foule enthousiaste qui se presse aujourd'hui aux représentations de ces

beaux drames n'est-elle ni émue ni charmée? Et quant à leur substance même, ne consiste-t-elle pas, selon la remarque d'un éminent critique, dans le développement scénique de tous les nobles motifs qui déterminent l'action : rhonneur, l'héroïsme, le dévouement, la loyauté chevaleresque? En outre, si Victor Hugo, ayant toujours voulu que son théâtre fût une tribune, une sorte de chaire d'où l'enseignement moral pût être donné au plus grand nombre, semblait méconnaître ainsi la nature essentielle de l'art qui est son propre but à lui-même, du moins n'a-t-il

jamais ouïU' que si le juste el lo vrai oui droit de cité en poésie, ils ne doivent y être perçus et sentis qu'à travers le beau.

Les liu/'f/raves, dont l'insuccès fit prendre au i;raiid Poète la résolution de renoncer pour toujours au théâtre, sont d'un tout autre ordre, et d'un ordre supérieur. Nous sommes ici en face d'une trilogie eschylienne, d'une tragédie épique dont les principaux personnai^es sont plus grands que nature et se meuvent dans un monde titanique. Jamais Victor Ilugo n'avait fait entendre sur la scène de plus majestueuses et de plus hautes paroles. Ce sont des vers spacieux et marmoréens, d'une facture souveraine, dignes d'exprimer les passions farouches de ces vieux chevaliers géants du Rhin. La grandeur et la beauté de cette légende tragique ne furent pas comprises. Une réaction passagère, insignifiante en elle-même et quanta ses résultats prochains, sévissait à cette époque et pervertissait le goût public. Toutes les pièces du Maître avaient été disculées, applaudies, combattues, mais elles devaient finir par triompher de toutes les résistances. Seuls, les Biirgraves sont encore écartés de la scène, bien que l'auteur n'ait jamais fait preuve au théâtre de plus puissantes facultés créatrices. D'autres raisons, d'une nature étrangère à l'art,

peuvent, il est vrai, s'opposer légitimement à la reprise de cette tragédie légendaire dans laquelle le sublime poète de rOrestie eût reconnu un génie de sa famille. « On ne surpassera pas Eschyle , a dit Victor

Hugo, mais on peut l'égaliser. » Et il Ta prouvé. J'ai dit, Messieurs, que ses romans étaient aussi des poèmes; et, en effet, si la magie du vers leur manque, l'ampleur de la composition, la richesse d'une langue originale, énergique et brillante, la création des types plutôt que l'analyse des caractères individuels, leur donnent droit à ce titre. Il était, du reste, impossible que Victor Hugo cessât un moment d'être poète, l'eût-il voulu. Ne sont-ce pas deux épopées que Notre-Dame de Paris et les Misérables^ l'une plus régulièrement composée, plus condensée; l'autre, touffue, complexe, excessive, entrecoupée d'admirables épisodes? Notre-Dame de Paris^ injustement critiquée par Goethe, restera une vivante reconstruction archéologique et historique, telle que Victor Hugo l'a conçue et voulue, et quelles que soient les différentes façons de concevoir et de reproduire, dans une invention romanesque, les mœurs, les caractères, la vie des hommes du xv^e siècle, au moment de leur histoire choisi par l'auteur. Peut-on oublier désormais tant de pages éclatantes, tant de scènes terribles ou touchantes, tant de figures à jamais vivantes, Claude Frolo, Quasimodo, la Sachette, Esmeralda, Louis XI, la fourmillante Cour des Miracles, l'assaut épique de la vieille cathédrale par les Truands? Cette langue si neuve, si riche et si précise, ces figures, ces péripéties dramatiques, ces noms ne sortiront plus de notre mémoire ; la vision du poète est devenue

la nôtre.

L'autre épopée, les Misérables, fut écrite à une époque plus avancée de sa vie, durant les années de l'exil, années immortelles qui ont produit tant de chefs-d'œuvre, où sa pensée se dirigea plus spécialement vers la destinée faite aux déshérités et aux victimes de la civilisation; où, du haut du rocher de Guernesey, illustre désormais, il répandit sur le monde, en paroles enflammées, ses protestations indignées, ses appels multipliés au droit, à la justice, à la liberté; où il stigmatisa, dans le présent et dans l'avenir, tous les attentats, toutes les tyrannies, toutes les iniquités. Un immense succès accueillit ce livre puissant, sorte d'encyclopédie où les questions sociales, la psychologie, l'histoire, la politique, concourent au développement de la fable romanesque et s'y mêlent en l'interrompant par de fréquentes digressions et de formidables évocations. La bataille de Waterloo y revit dans son horreur sublime. Nous assistons à cet écroulement sinistre d'une multitude qui se rue, tourbillonne et se heurte avec une clameur désespérée contre les carrés de la vieille Garde immobile au milieu de la flamme et de laverse des balles et des boulets. Rien de plus foudroyant de beauté épique. Et que de scènes encore d'une réalité saisissante : Une tempête sous un crâne, le couvent de Picpus I Que de types originaux et vivants : l'évêque Myriel. Yaljean, Javert, Gille Normand, Champ-Mathieu et l'immortel Gavroche !

Traduit dans toutes les langues, répandu dans

le monde entier, si plein, si complexe, tantôt haletant, tantôt calme et grave, œuvre de revendication sociale, de polémique ardente et de lyrisme, le livre des Misérables est assurément une des plus larges conceptions d'un grand esprit, si ce n'est une des plus pondérées. Mais, qui ne le sait? Le génie de Victor Hugo

brise invinciblement tous les moules, et ce serait en vérité une prétention quelque peu insensée que de vouloir endiguer cette lave et proportionner cette tempête.

Les Travailleurs de la mer, V Homme qui rit, Quatre-vingt-treize parurent successivement. Les mêmes beautés d'imagination, d'originalité et de style s'y retrouvent à chaque ligne. Qui ne se souvient de la caverne sous-marine où Gilliatt rencontre la pieuvre, de cette merveilleuse vision du grand Poète? L'infinie richesse de la langue, le charme exquis, la délicatesse féerique des nuances et des sensations perçues font de ces pages un enchantement mystérieux et idéal. Et, dans Y Homme qui rit, que de tableaux étranges, effrayants, magnifiques : les convulsions du pendu secoué, tourmenté par le vent de la nuit lugubre, assailli par les corbeaux affamés qu'il épouvante de ses bonds furieux ; la tempête de neige, Gwynplaine errant dans le palais désert, et la scène admirable et monstrueuse du supplice dans la prison I Quatre-vingt-treize, enfin, n'est-il pas un poème dont les héros sont des types du devoir accompli, du sacrifice sublime, des figures symboliques plutôt que des hommes, tant elles sont grandes?

Do toiles irriables, Messieurs, loijours lues et toujours admirées, quelque permises que soient certaines réserves respectueuses, consolent, s'il est possible, de Tépидémie qui sévit de nos jours sur une portion de notre littérature et contamine les dernières années d'un siècle qui s'ouvrait avec tant d'éclat et proclamait si ardemment son amour du beau ; alors que d'illustres poètes, d'éloquents et profonds romanciers, de puissants auteurs dramatiques, auxquels je ne saurais oublier de rendre l'hommage qui leur est dû, secondaient l'activité glorieuse de Victor Hugo.

Mais si le dédain de l'imagination et de l'idéal s'installe impudemment dans beaucoup d'esprits obstrués de théories grossières et malsaines, la sève intellectuelle n'est pas épuisée sans doute ; bien des œuvres contemporaines, hautes et fortes, le prouvent. Le public lettré ne tardera pas à rejeter avec mépris ce qu'il acclame aujourd'hui dans son aveugle engouement. Les épidémies de cette nature passent et le génie demeure.

Victor Hugo ne nous a pas seulement laissé le travail prodigieux offert de son vivant à notre admiration. Le déroulement des chefs-d'œuvre posthumes transforme cette admiration en une sorte d'effroi sacré, en face d'une telle puissance de création. (Jn dirait qu'il veut nous donner la preuve de l'immortalité toujours féconde de son génie au d^là de ce monde, comme il aimait à l'affirmer d'après la conviction philosophique «ju'il s'était faite. Car toute vraie et haute poésie contient en effet une philoso-

phie, quelle qu'elle soit, aspiration, espérance, foi, certitude, ou renoncement réfléchi et définitif au sentiment de notre identité survivant à l'existence terrestre. Mais ce renoncement ne pouvait être admis par Victor Hugo qui, lui aussi, comme il a été dit du grand orateur de la Constituante, était si fortement en possession de la vie.

Sa philosophie, celle qui se retrouve au fond de tous ses poèmes, tient à la fois du panthéisme et du déisme. Dieu, pour lui, est tantôt l'Etre infini, indéterminé, le monde intellectuel et le monde moral, la nature tout entière, la vie universelle avec ses maux et ses biens; tantôt Dieu se distingue des êtres et des choses, affirme sa personnalité, veut, agit, détermine les pensées, les actes, amène les catastrophes physiques, relève les faibles et punit les oppresseurs en les incarnant de nouveau dans les

formes les plus abjectes de l'animalité ou dans celles de la matière inerte. Or, Dieu, selon le Poète, étant toute justice et toute bonté, et les âmes qu'il crée n'étant déchues et corrompues que par l'ignorance de la vérité, ignorance où elles se complaisent ou qui leur est infligée, a voulu que toutes fussent appelées, si elles le désirent, à la réhabilitation définitive; mais leur immortalité est conditionnelle, et beaucoup d'entre elles sont condamnées à l'anéantissement total.

Telle est la foi de Victor Hugo. Il a été toute sa vie l'évocat du rêve surnaturel et des visions apocalyptiques. Il est enivré du mystère éternel. Il

ilédaif^iio i;i scieiKc qui jji'L'lend expliquer les origines de la vie ; il ne lui accorde même pas le droit de le tenter, et il se rattache en ceci, plus qu'il ne se Tavouo à lui-même, aux dogmes arbitraires des religions révélées. Il croit puiser dans sa foi profonde en une puissance infinie, rémunératrice et clémentine, la généreuse compassion (qui l'anime pour les faibles, les déshérités, les misérables, les proscrits auxquels il offre si noblement un asile; il lui doit, pense-t-il, de chanter en paroles sublimes la beauté, la grandeur et l'harmonie du monde visible, comme les splendeurs pacifiques de l'humanité future, et il ne veut pas reconnaître qu'il ne doit sa magnifique conception du beau qu'à son propre génie, comme ses élans de bonté et de vaste indulgence qu'à son propre cœur. Mais qu'importe ! Cette foi, faite d'éblouissements, a ouvert au grand Poète l'horizon illimité où son imagination plonge sans fin. Elle a été la génératrice et la raison de ses chefs-d'œuvre.

Que pourrais-je ajouter. Messieurs? Dans le cours de sa longue vie, traversée jour et nuit d'ardentes luttes littéraires et poli-

tiques et de grandes douleurs, et surtout dans sa vieillesse vénérable, apaisée et souriante, Victor Hugo a reçu la récompense due au plus éclatant génie lyrique qu'il ait été donné aux hommes d'applaudir. Le monde civilisé tout entier lui a rendu un hommage unanime. La profonde et lugubre pensée d'Alfred de Vigny : « La vie est un accident sombre entre deux

sommeils infinis », si vraie qu'elle puisse être, n'a point troublé ses derniers moments. Il est mort plein de jours, plein de gloire, entouré du respect universel, auréolé de l'Illusion suprême, conduit triomphalement au Panthéon par un million d'hommes et léguant aux âges futurs une œuvre et un nom immortels.

M. ALEXANDRE DUMAS

Monsieur,

Celui dont vous venez de faire l'éloge avec tant d'éloquence, de conviction et d'autorité, vous tenait en la plus haute estime, non seulement comme poète, mais comme traducteur. Lui qui lisait dans leur langue maternelle ses poètes favoris, depuis Homère jusqu'à Dante, depuis Juvénal jusqu'à Shakespeare, il ne reconnaissait qu'à vous le droit de les faire parler dans cette langue française, dont il possédait tous les secrets et toutes les magies. Il avait confiance en vous sur ce point, comme en lui-même, ce qui n'est pas peu dire, car il était respectueux de la pensée des rares esprits qu'il admirait,

— 'Hi —

comme il entendait qu'on If fut de la sienne. La vive admiration qu'il professait si hautement, dont il a si souvent donné ses raisons, pour ces esprits, l'absorbait, l'isolait, il faut bien le dire, à ce point qu'il vivait presque complètement en dehors de tout ce que l'on produisait autour de lui. Dans un livre qui le contient, autant qu'un livre peut contenir un pareil homme, dans William Shakespeare, il nomme ces grands esprits à plusieurs reprises : Homère, Eschyle, Job, Isaïe, Ezechiel, Lucrèce, Juvénal, Phidias, Tacite, Jean de Pathmos, Paul de Damas, Dante, Michel-Ange, Rabelais, Cervantes, Shakespeare, Rembrandt, Beethoven. Le grand Pelasge, dit-il, c'est Homère ; le grand Hellène, c'est Eschyle ; le grand Hébreu, c'est Isaïe ; le grand Romain, c'est Juvénal ; le grand Italien, c'est Dante ; le grand Anglais, c'est Shakespeare ; le grand Allemand, c'est Beethoven. Il n'y a pas, il n'y avait pas encore selon lui, de grand Français, quand il faisait ce dénombrement. Il laissait à l'avenir le soin de le trouver. Ces hommes constituaient pour Victor Hugo la cime de l'esprit humain. « Cette cime est l'idéal, dit-il. Dieu y descend, l'homme y monte. » Il ajoute :

Ces génies sont outrés, ceci tient à la « pluralité d'infini qu'ils ont en eux. En effet, ils ne sont pas circonscrits. Ils contiennent de l'ignoré. Tous les reproches qu'on leur adresse pourraient être faits à des sphinx. On reproche à Homère les carnages dont il remplit son antre, l'Illiade, à Eschyle, la monstruosité ; à Job, à Isaïe, à Ézéchiël, à saint Paul, les doubles sens ; à Rabelais, la nudité obscène et l'ambiguïté

venimeuse ; à Cervantes, le rire perfide ; à Shakespeare, la subtilité ; à Lucrèce, à Juvénal, à Tacite, l'obscurité ; à Jean de Pathmos et à Dante Alighieri, les ténèbres.

Aucun de ces reproches ne peut être fait à d'autres esprits très grands, moins grands. Hésiode, Esopé, Sophocle, Euripide, Platon, Thucydide, Anacréon, Théocrite, Tite-Live, Salluste, Cicéron, Térence, Virgile, Horace, Pétrarque, Tasse, Arioste, La Fontaine, Beaumarchais, Voltaire n'ont ni exagération, ni ténèbres, ni obscurité, ni monstruosité. Que leur manque-t-il donc? Cela. Cela c'est l'inconnu. Cela c'est l'infini. Si Corneille avait « cela » il serait l'égal d'Eschyle. Si Milton avait « cela » il serait l'égal d'Homère. Si Molière avait « cela » il serait l'égal de Shakespeare. Avoir, par obéissance aux règles, tronqué et raccourci la vieille tragédie native, c'est là le malheur de Corneille. Avoir, par tristesse puritaine, exclu de son œuvre la vaste nature, le grand Pan, c'est là le malheur de Milton. Avoir, par peur de Boileau, éteint bien vile le lumineux style de Vélourdi. Avoir, par crainte des prêtres, écrit trop peu de scènes comme le Pauvre de Don Juan, c'est là la lacune de Molière!

Dans le feu de l'argumentation, Victor Hugo oublie le lumineux style à l'Amphitryon, de l'École des femmes, des Femmes savantes et du Misanthrope que personne n'a égalé, sur la scène, et auquel personne n'applaudissait plus que Boileau, et les cinq actes de Tartuffe où la crainte du prêtre ne se fait guère sentir.

Mais passons, il continue :

Il ne pas donner prise est une perfection négative. Il est beau d'être attaquant. Creusez en effet le sens de ces mots posés comme des masques sur les mystérieuses qualités des génies. Sous obscurité, subtilité et ténèbres, vous trouverez profondeur ; sous exagération, imagination; sous monstruosité, grandeur.

Il me semble, tandis que je lis ces affirmations, enlondro, du secoiul lang' où le place le poète, Molière qui a ri de tant de choses consacrées et même sacrées, murmurer entre ses dents : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! » en ajoutant aussitôt : « Mais quel admirable orfèvre vous êtes ! »

Lorsqu'un grand génie a pris, dès l'enfance, l'habitude de s'entretenir avec un cercle de génies antérieurs où Sophocle, Platon, Virgile, La Fontaine, Corneille et Molière n'occupent que le second plan, où Montaigne, Racine, Pascal, liossuet, La Bruyère ne pénètrent pas, on comprend aisément que le jour où ce grand génie distingue dans la foule qui s'agite à ses pieds un poète et le marque au front du signe auquel on reconnaîtra dans l'avenir ceux de sa race et de sa famille, ce poète aura le droit d'être fier. Ce poète c'est vous, Monsieur.

Comment l'intimité intellectuelle, l'alliance esthétique se sont-elles établies entre vous et Victor Hugo?

C'était sous l'Empire, Victor Hugo était à Ciuernesey. Il se promenait sur la terrasse qu'il a immortalisée et qui était devenue un but de pèlerinage pour tous les jeunes poètes. Pas un nuage au ciel ((formé d'un seul saphir », comme il aurait dit, pas une ride sur la mer dans laquelle, selon votre belle expression, que nous allons retrouver tout à l'heure, « le soleil tombe en nappes d'argent ><. Alors un des jeunes hommes qui avaient l'honneur de se mouvoir dans l'ombre de l'exilé, s'écria tout à coup, comme

si les vers qu'il citait pouvaient seuls traduire 1 impression causée par cette journée splendide :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine, Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu. Tout se tait. L'air flamboie et

brûle sans haleine, La terre est assoupie en sa robe de feu.

« Qu'est-ce que vous dites là?s'écria Victor Hugo, en entendant ces beaux vers qu'il ne se rappelait pas avoir faits.

— Co sont des vers de Leconte de Lisle, répondit le jeune homme. » Votre nom était encore de ceux qui n'éveillaient pas de souvenir dans l'esprit du Maître. Il demanda à votre jeune confrère s'il savait le reste du morceau.

Le jeune homme le savait, comme bien d'autres le savent, même parmi les simples prosateurs, et après avoir répété la première strophe, il continua ainsi :

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre ; Et la source est tarie, oii buvaient les troupeaux ; La lointaine foret, dont la lisière est sombre. Dort, là-bas, immobile en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée. Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ; Pacifiques enfants de la terre sacrée, Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante, Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux, Line ondulation majestueuse et lente S'éveille et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,

Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,

Et suivent de leurs yeux languissants et superbes

Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

liomiiiip, si, le co-ur plein de joie ou d'amertume. Tu passais, vers midi, dans les champs radieux, Fuis ! La nature est vide et le soleil consume, Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux ;

Mais si, désabusé des larmes et du rire. Altéré de l'oubli de ce monde agité.

Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire. Goûter une suprême et morne volupté,

Viens ! Le soleil te parle en paroles sublimes ! Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin. Et retourne à pas lents vers les cités infimes, Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

Quand on a écrit les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Rayons et les Ombres, et qu'on entend tout à coup des vers comme ceux-là, on tressaille dans toutes ses fibres de poète, on reconnaît un frère, je ne dis pas un fils, car vous n'êtes né de personne, et l'on dit au passant qui vient de vous initier et qui est certainement parmi ceux qui nous écoutent aujourd'hui :

« En savez-vous d'autres ?

Le jeune homme en savait beaucoup d'autres; il laissa tomber goutte à goutte, comme des perles, dans l'azur, l'or et les diamants de cette éclatante journée, des fragments de Tchoucrpa, de la Vision de Brahma, de la Robe du Centaure, à Hélène. de Kiron, à Hypathie et Cyrille. Victor Hugo demanda au jeune homme comment et peut-être pourquoi il avait appris tant de vers de vous. Le jeune homme entra alors dans les détails de la vie de ce poète nouveau, indépendant, sauvage et même un peu

farouche, comme aurait dit Racine, vivant dans la solitude et le travail, absolu dans ses idées, tout à son œuvre, aimant la poé-

sie pour elle-même, pour elle seule, pauvre, fier, honorable en tous points, aussi peu soucieux de la fortune que de la renommée, lesquelles, du reste, paraissaient décidées à respecter longtemps encore son incognito. Victor Hugo n'eut qu'à se rappeler son petit logement de la rue du Dragon, en 1820, pour se figurer le vôtre au boulevard des Invalides ; il n'eut qu'à se souvenir comment s'était fondée l'école romantique dont il s'était bientôt fait proclamer le chef, pour comprendre qu'il se fondait dans ce Paris toujours en travail, mais où il n'était plus, une école nouvelle, avec un chef nouveau.

En effet, à l'époque même où, du haut de son rocher flamboyant, il jetait à travers l'espace, les pages des Chénier des Contemplations, de la première Légende des siècles qui prenaient leur vol, aigles, corbeaux et colombes, vers les quatre parties du monde, le soir, l'étoile des mages d'Orient guidait quelques bergers recueillis, dévots et convaincus, vers l'autel mystérieux que vous aviez élevé à la Muse et dont je ne crois pas qu'aucun poète avant vous ait aussi complètement connu les ardeurs sacrées, enivrantes et pures. C'est que tout en étant né Français, c'est que tout l'homme vivant et en respirant au milieu de nous, comme chacun peut le voir aujourd'hui, par hasard, pour ainsi dire, ce n'était pas nous qui étions intellectuellement vos compatriotes

et vos contemporains, c'étaient les Français et les Italiens. L'état civil et la présomption réelle ne jouaient rien dans les affaires de l'esprit. Il y a l'absence des origines, des hérédités, des lieux et des milieux. Or, vous avez vu le jour en plein océan Indien, dans cette île enchantée de la Réunion. Africain d'un côté, Asiatique de l'autre, qui doit apparaître à ceux qui passent au large comme un

immense houquet de llours, nées peut-être de celles que cueillait l'roserpine quand Pluton s'est mis à la poursuivre et qu'elle a jetées dans les flots])our alléger sa fuite inutile. Vous êtes né le 2:2 octobre 1818, à Saint-Paul, d'un père Breton et d'une mère Gasconne; et qui le croirait 1 quand on vous lit, petit-neveu de Parny, le Scarron de la guerre des Dieux et le Tibulle d'Eléonore :

Enfin, ma chère Éléonore, Tu l'as connu ce péché...

Rassurez-vous, je m'en tiendrai là de ces vers qui ont dû si souvent vous faire rougir comme poète, même comme neveu et qui n'ont peut-être pas peu contribué à la sévérité de vos jugements sur les poètes de l'amour. Vous avez été élevé par un père, grand admirateur de Rousseau, qui a essayé sur vous les théories à' Emile avec la persévérance d'un Breton. La règle paternelle était quelquefois dure, la soumission pénible. Heureusement la grande nature était là. Vous vous dédommiez par de longues courses solitaires sous votre soleil

Irupical. (1 csl pcmlaiiL ces coiiiise.s que vous avez vu

A travers les luassils des pâles oliviers

L"archer resplendissant darder ses belles tlèches

Qui. par endroits, plongeant au lbnd des sources rraiclios.

Brisent leurs pointes d"or contre les durs graviers.

El vous gravissiez la moïilagne, jusqu'à ce que vous eussiez atteint le point où se trouve

L'n lieu sauvage au rêve hospilalior Qui, dt's le premier jour, n'a connu que peu il'liùLes ; Le bruit n'y monte pas de la mer sur les eûtes. Xi la rumeur de l'homme ; on y peut oublier.

Parfois, hors des fourrés, les oreilles ouvertes. L'œil au guet, le col droit et la rosée au flanc. Un cabri voyageur, en quelques bonds alertes. Vient boire aux cavités pleines de feuilles vertes. Les quatre pieds posés sur un caillou ti-emblant.

Vous n'étiez pas seulement un marcheur infatigable, vous étiez- un nageur intrépide, et après avoir été contempler l'aigle

Qui dort dans l'air glacé les ailes toutes grandes,

VOUS redescendiez défier dans l'immensité de la mer le requin si fréquent dans vos parages :

Il ne sait que la chair qu'(ni l'iroie et qu'on dépèce, Et, toujours absorbé dans son désir sanglant. Au fond des masses d'eau lourdes d'une ombre é)jaisse. Il laisse errer un œil terne, impassible et lent.

Ainsi se fortifiaient votre énergie et votre volonté.

Puis l'ange à l'épée llamboyante, l'ange injuste des nécessités matérielles vous a pour jamais chassé

- :lt -

«lu |iafa«lis de volrc eiifiiiitc ri d»; vos rôvos. Mais si Ion n'cinpoi'Uî jias le sol «le la palrir à la smirljc de s<!S souliers, on en einporle Tànie dans le («eiir de son àme. quand on est un poi'le eoiniie vous, ri c'était bien au soleil de l'exlrène Oïieni (juc vos jeunes discijdes venaient st; l'érhauilV'r et s'éclairer. N'est-ce pas IJoudlia qui reconnaissant, apr'-s de longues méditations solitaires, rinsuflisanre d».* renseignement brahmanique, même celui il'Ariila- Talauia, le t;rand hrahmane de Yanjali. nièuie celui

de Koudraka, le grand prêtre de l'adjagri|ia. se sépara de la tradition et s'éloigna eu disant :

Là n'est |joinl Ui voie qui conduit à riuiliréfeinc poui les oljets du monde, qui conduit à ranVancliisseinenl de l.i passion, qui conduit à la lin de.s vicissitudes de l'être, qui conduit au Nirvana.

Vous avez fait comme le grand rénovateur iudou. Vous avez rompu avec bien des traditions anciennes, avec bien des gloires consacrées, et voici comment, dans la préface de la première édition de vos Formes mitiqiies, vous avez posé les nouveaux dogmes :

Depuis Homère, Kscliyle et Soitliucle. qui rcpiésentent la poésie dans sa vitalité, dans sa plénitude el dans son unidharmorique, la décadence et la barltaric oui, envahi l'espiil hutnain. Kn fait d'art original le monde romain est au niveau des Uaces el des Sarniates; le cycle chrétien loul entier est barbare. Dante, Sliialcespcare et Milton n'ont que la force et la hauteur de leur p-énie individuel; leui' langue et leurs conceptions sont baibares. I^a Sculpture s"csl arrêtée à Pliidias et à lAsip|ie; Michel-Ange n'a rien fécondé; son o.'uvre. admirable en elle-même, a ouvert une voie désastreuse. Que

lesU'-l-il donc des siècles écoulés depuis la Grèce? (Juclques iividualiLés puissantes, quelques irrandes œuvres sans lien eL sans unilé...

La poésie moderne, rellel conl'us de la personnalité fougueuse de B\"ron. de la religiosité factice et sensuelle de Chateaubriand, de la rêverie mystique d'outre-Rhin et du réalisme des Lakistes, se trouble et se dissipe. Rien de moins vivant et de moins original

en soi, sous l'appareil le plus spécieux. Un art de seconde main, hybride et incohérent, archaïsme de la veille, rien de plus, l-a patience publique s'est lassée de cette comédie bruyante jouée au profit d'une aulolâtrie d'emprunt. Les maîtres se sont tus ou vont se taire, fatigués d'eux-mêmes, oubliés déjà, solitaires au milieu de leurs œuvres infructueuses. Les poètes nouveaux enfantés dans la vieillesse précoce d'une esthét(i)ue inféconde, doivent sentir la nécessité de retremper aux sources éternellement pures l'expression usée et allaiblie des sentiments généraux. Le thème personnel et ses variations trop répétées ont épuisé l'attention; l'indifférence s'en est suivie à juste titre; mais s'il est indispensable d'abandonner au plus vite celle voie étroite et banale, encore ne faut-il s'engager en un chemin plus difficile et dangereux que forlilé par l'étude et l'initiation. Ces épreuves expiatoires une fois subies, la langue poétique une fois assainie, les spéculations de l'esprit, les émotions de l'âme perdient-elles de leur vérité et de leur énei'gie quand elles disposeront de formes plus nettes et plus précises? Rien certes n'aura été délaissé ni oublié; le fonds pensant et l'art auront recouvré la sève et la vigueur, l'harmonie et l'unité perdues. Et plus tard, quand ces intelligences profondément agitées se seront apaisées, quand la méditation des principes négligés et la régénération des formes auront purifié l'esprit et la lettre, dans un siècle ou deux, si toutefois l'élaboration des temps nouveaux n'implique pas une gestation plus lente, peut-être la poésie redeviendrat-elle le verbe inspiré et immédiat de l'âme humaine?...

Tels sont les passages les plus saillants de celle préface claire comme le cristal et comme l'acier.

Une Ielle jiiiitcssioii (If foi M fl.iil jt.is sculrnfiiil le coijji (le clairon (|ii! soiiir rassail (!»• I*a\riir. i'("lail 1«' toujt (le clodu' ipii scjhim! le i;las du Jlassr cl surlout du présent. (l'élail une révolution radicale devant entraîner de bien autres conséquences que celle de 1830. Il ne s'agissait de rien moins en eïel que de répudier toute l'esthétique moderne, de revenir sur le mouvement classique et romantique, et de restituer aux poètes la direction ilc Tâme humaine. A[)rès avoir eu (connaissance de vos vers, Victor Hugo a-t-il eu connaissance de cette préface? Je le crois. Aussi a-t-il voulu vous connaître et vous séduire. Se faire un apôtre d'un adversaire, c'est régal de Dieu. Sachant que vous ne viendriez pas à lui le premier, il est allé à vous. Il avait de ces coquettelies-là, quand on lui résistait. Il vous a envoyé un de ses livres, avec ces deux seuls mots tout caressants d'égalité : Jniuamus dexfras et sa !.;rande signature royale. N'était-il pas celui (jiii avait dit :

M;rmtenant, je sais V-.wi il'aiiprivoisor les âmes.

Vous êtes venu! vous avez vu! vous avez été vaincu! A partir de ce moment, vous avez senti que vous ne pouviez plus résister à cet enchanteur, et vous êtes resté un des fidèles de la maison, un des fervents du maître. Vous avez bien fait. Pour quicouijue est un peu poète Victor Hugo est irrésistible. Je viens de le relire, depuis les Oïles cl li(iU(idcs\u^qu'à la Fin dr Satan et jusqu'au Théâtre en liberté. J'ai retrouvé partout les éblouissements qu'il m'avait

oaiisés dansma jeuousse. Car ceux de noire âge soïil Ions nourris de son lait, de son miel^ de sa chair. A la seule évocation de son nom, les vers s'allument dans noire mémoire et sélancent jusqu'au ciel en gerbes de feu do toutes les couleurs. Je comprends que Chateaubriand l'ail appelé enfant sublime. On dit

maintenant que le mot n'est pas vrai. Tant pis pour Chateaubriand. On dit aussi que le poète ne descend pas, comme il l'a prétendu, des Hugo, qui furent capi Laines dans les troupes de René II, duc de Lorraine. Tant pis pour les capitaines du duc René II. Ce qui est certain, c'est qu'il fait partie désormais de l'air que nous respirons; il a passé dans le sang de la France. S'il n'appartient plus à la Lorraine par ses aïeux, il tient, par son génie, au sol de la patrie inéluctable, de réternelle patrie française que nul ne peut envahir ni morceler.

Maintenant, si l'on rapproche votre préface du discours que nous venons d'entendre, il sera facile de constater que, tout en exceptant Victor Hugo, vos idées générales ne se sont pas modifiées. Cette exception n'est pas une simple courtoisie académique, puisque, dans l'oraison funèbre que vous avez prononcée le jour des funérailles, vous avez appelé le mort « l'éternelle lumière qui nous guidera éternellement vers réternelle beauté, » qu'aujourd'hui vous déclarez son œuvre unique entre toutes, en ce qui la caractérise. Par cette toute petite restriction vous pouvez vous maintenir dans vos théories premières et dans votre aspiration finale : la direction.

Plus ou moins révoqué dans l'avenir, de l'âme humaine par les poèmes réjoints. Je crains que vous ne fassiez là, Monsieur, un aveu invalable, qui doit tenir à vos origines orientales et à vos idées personnelles en matière religieuse.

Cette éducation par les poètes pouvait peut-être se justifier quand les rapports du ciel et de la terre étaient dans d'autres conditions qu'aujourd'hui, quand les Dieux quittaient à chaque instant l'Olympe pour avoir commerce avec les hommes et quelquefois avec les femmes; quand Athéné, fille de Zeus tempé-

tueux, saisissait le Péleion, visible pouilui seul, et lui parlait au milieu des batailles, quand Diane se tenait à la disposition d'Endymion et que Junon, Minerve et Vénus acceptaient, dans une question purement plastique, d'ailleurs, l'arbitrage d'un simple berger, qui en devenait audacieux jusqu'à susciter les catastrophes qu'Homère a si bien chantées et que vous avez si bien traduites. La morale que les poètes initiés à ces mystères divins pouvaient enseigner aux hommes était assez faite d'imagination et d'opportunité, pour que les poèmes Iyriques et dramatiques y fussent suffisants. Mais depuis l'almiki et l'iomJ-re, l'itl fait extraordinaire et imprévu, quoique prédit, a eu lieu. Au milieu des poèmes orphiques et védiques, tout à coup on a vu tomber, du ciel, dit-on, un petit livre, un tout petit livre, dont le contenu ne remplirait pas un chant de VIlindp ou du Rammjnna; et ce petit livre racontait aux hommes la plus merveilleuse hisloir»'

qu'ils eussent jamais entendue, et leur proposait la morale la plus pure, la plus intelligible, la plus consolante et la plus profitable qui eût jamais été proclamée sur la terre. L'humanité se sentit tout à coup une âme nouvelle à la voix de certains rapsodes venus du petit pays de Judée, récitant et propageant, par le monde, leur poème qu'ils déclaraient divin, avec tant de conviction et d'enthousiasme, qu'ils se laissaient mettre en croix ou livrer aux bêtes jilutôt que d'en désavouer un mot. Les poèmes religieux de l'antiquité s'ellacèrent alors sinon de la mémoire, du moins de la conscience des hommes, comme au premier rayon di' soleil s'éteignent les étoiles qui ne sont lumière que pour la nuit.

("e que la Cène vit et ce qu'elle entendit

Esl éciit d;uis le livre où p.ts un mot ne change

Pai' les quatre hommes purs près do qui l'on voit l'ange,

Le liou et le bœuf, et laigle et le ciel bleu.

Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu.

t'ommo s'ils écrivaient en marge de l'abîme:

Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime:

Cliaque page v frémit sous le frisson sacré;

Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai.

Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient:

El vingt siècles penclu-s dans l'omlire l'étudient.

Voilà ce que Victor Hugo dit de ce petit livre dans la Fin dr S'ihni. qui est la conclusinii pbilosophique de la U'f'icnd(' des siècles.

A partir de ce fait, l'humanité a passé de l'idolâtrie du Beau à la religion du Bien. L'âme a ses besoins comme le corps et l'esprit. L'art qui, selon vous, doit être son propre but à lui-même, n'en crut pas

moins devoir s«> itifllrn pioiismiriii , -ni sriAitr de la nH'«*la-
lion uflirnu'»' (li\im'. Dieu cul. ((tmiin' Irx Dit'iix. SOS Phidias rt
ses Lvsijipo, sfs Apindlnel son Zoiixis dans los Donalollo of los
Miolnd-Ango. dans les J^d'onard «l los llapliaol, el la ninsiqnc
naqnil. comme pour rônnir en une seule toutes les voix do la
création à la louante du Créateur récemmonl dévoilé; enfin la
poésie elle-mômo, abdiquant sa souveraineté directe sur les es-
prits, se lit la vassale et mena le Chœur de la bonne nouvelle.

Sous le souffle du Dieu de Moïse et de Jésus, elle inspira la Divine Comédie à Dante, la Messinrh à KIopstock. Poli/eiictf à Corneille, Athalir- à |{acine. le Paradis perdu à Millon. Faust à rio-clhe, si bien que lorsque vous êtes venu on France, tout pénétré des poésies orientale et grecque, aux sources desquelles vous vouliez nous ramoner, vous vous ôtes trouvé en face de poètes chrétiens, dernier reflet de ce que vous appelez la religiosité factice et sensuelle de Chateaubriand.

Lamartine, Hugo, Musset étaient chez nous los chantres Ao cotte poésie spirihialislo.

Lamartine disait :

O l'ère (inadorc niriii i>t"ro, 'loi qu'on ne nomnip qu'à jrenonv 'loi dont le nom terrihle et doux F'ait rourher le front de ma mère;

On dit que ce brillant soleil N'est qu'un jouet de ta puissance, (^ue sous ti>s pieds il *e li.'ilanoë «'omme une lamjie de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître Los petits oiseaux dans les rliamp< Kf qui donne aux J)etils enfants l'ne ;im<^ aussi pour to oonnairro.

Va Jiour obtenir chaque don Que cliaque jour tu fais eclore A midi, le soir, à l'auroi-e.

Que faut-il"? Prononcer ton nom.

Mets dans mon àme la justice, Sur mes lèvres la vérité :

(ju'avee crainte et docilité Ta parole en mon co-ur mùris;-e,

Et que ma voix s'élève à foi Comme cette douce fumée Que balance l'urne embaumée Dans In main d'enfants, comme moi.

Victor Hugo disait à sa fille : « Ma fille va prier, » et, lorsque, quinze ans après, la mort lui prenait cette fille, il s'écriait :

Maintenant! Oh! mon Dieu, que j'ai ce calnii^ sombre

De pouvoir désormais Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre

Elle dort pour jamais.

Maintenant, qu'attendri par ces divins spectacles, Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté ; Voyant ma petitesse et voyant vos miracles, .Te reprends ma raison devant l'immensité ;

.le viens à vous, Seisrneur. Père auquel il tant croii-e:

Je vous porte apaisé I-es morceaux de ce cœur tout plein de votri- irloir-e

Que vous avez brisé;

.le viens à vous, Seiimeur. confessant que vous êtes

Bon, clément, induisent l't doux; ô Dieu vivant!

Je conviens que vous seul savez ce que vous faites

Kt que l'homme n'est rien qu'un jone qui tremble au vent.

..!<• ilis (|iir' II' iiiiinliiMii (|ui sur \i' rorps se ft-rnic

Otiviv le Hniinment, i;i (|ii<' re c|irici-bas nous iipponns jioiir le ifriiif

K<\ \o ciimim'iiceiiienl.

•Il" ronviens à genoux que vous seul. Père Aupisli', Possédez rinfiiii, le n'-ol, l'absolu; Je ronviens qu'il esl lion, je conviens qu'il esr juste Que nm n ro-iir ait saigné puisque I)i<Mi la voihi.

l'jilin .Miisst'l, à (Jui (|ii«;li|ies-iiis. (jiii ne l'oiil |M'ul-rH'e pas assez lu. re|HfM'lonl df n'avoir cliiml»' loiile sa vie que la chanson de Chérubin à sa niarraiiH'. qu'il chantait lorl liicu d'aillrnis. (miIlii Miisst (|iii avait dil :

Celui qui ne sait pas. quand la brise étoulTée Soupire au fond des bois son tendre et loiii: rbav'iin. Sortir seul au hasard, chantant qut-lque refrain. Plus fier qu'Ophelia de romarin coiliée, Plus étourdi qu'iui pacre amoureux d'une iVe. Sur .son chapeau cassé jouant du tam)Ourin.

Celui qui ne sait pas. durant les nuits bridantes. Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus. Se lever en sursaut, sans raison, les pie<ls nus. .Marcher, prier, pleurer, des larmes ruisselantes. Le chd'ur plein de pitié pour des maux inconnus.

Que celui-là rature et liarbouille a son aise ; il peut tant qu'il voudra rimer à tours de bras. Ravauder l'oripeau qu'on appelle antithèse. Et s'en aller ainsi jusqu'au Père-Lachaise. Traînant à ses talons tous les sots dici-bas : Grand homme si l'on vetit. mais poète non pas.

Celui (jui. à vini;t-deux ans. faisait celle belle invocation à l'amour et à l'esthétique, — six ansapri-s. quand l'amour l'avait blessé, cherchant à se reprendre, s'écriait, aprèsavoii" répoimli. sans i'épli(|ii'

possihlo. à tonleslos pliilosophies passées, présentes ol fui lire
s :

Ail ! pauvres insensés. luiséraliles cei-velles,
(xjui de tant de façons ave/, tout expliqué.
Pour aller jusqu'aux cicux il vous iallait des ailes,
Vous aviez le désir, la foi vqus a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une àme blessée,
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli.
Et vous la connaissiez cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
i;ii lien, prions ensemhle. abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux ;
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière.
J'irai m'agenouiller, pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ! sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert: le reste est oublié!

Si le ciel est désert nous n'offensons personne.

Si quelqu'un nous entend qu'il nous jirene en pitié.

Vive Dion! c'est \v cas de le dire, voilà de beaux vers, Monsieur, el je n'en sais pas de plus beaux dans notre langue, bien que j'en sache beaucoup. Si vous mettez à côté des trois pièces que je viens de citer le Lac de Lamartine, la Tristesse d'O/f/mpio de Victor Hugo, le Soitrenij- ou une des Nit/'ts, celle que vous voudrez, de Musset, vous aurez avec les chœurs à A t/ialie, à' Est/iei cl de Pobjeucte, avec l'admirable traduction en veis de VlmiUilion par Corneille, vous aurez à peu près le dernier mot de notre poésie d'amour terrestre et divin. C'est cela que vous venez combattre; cVst cela <jue vous voulez ren-

voi-scr. Toiilalivo eomiiif un!' aïilro. Tout esl jterniis «piand la sincérité fait \o fonrl, d'autant plus quo co (Jim vous avo/ ronscillé aux poMcs nouvraux dr l'air»', vous l'avez rommenné vous-mAme, résolument, patiemment. Vous avez immoli* en vous l'émotion personnelle, vaincu la passion, anéanti la sen.sation, étouffé le sentiment. Vous avez voulu, dans votre œuvre, que tout ce qui est de l'humain vous restât étranger, fmpassilile, brillant et inaltérable comme l'antique miroir d'argent poli, vous avez vu passer et vous avez reflété tels quels, les mondes, les faits, les âges, les choses extérieures. Les tentations ne vous ont pas manqué cependant, si j'en crois le cri que vous ave/ laissé échapper dans la Vipèrp. C'est le seul. Vous ne voulez pas que le poète nous entretienne des choses de l'âme, trop intimes et trop vulgaires. Plus d'émotion, plus d'idéal ; plus de sentiment, plus de foi ; plus de battements de cœur, plus de larmes. Vous faites le ciel désert et la terre muette. Vous voulez rendre la vie à la poésie, et vous lui relirez ce qui est la vie même de l'Univers, l'amour, l'éternel

amour. La nature matérielle, la science, la]»philosophie vous suffisent. CiCrtes le firmament, le soleil, la lune, les étoiles, les océans, les forêts. les divinités, les monstres, les animaux sont intéressants; mais moi aussi je suis intéressant, moi, l'homme. Mon moi qui vit, qui aime, qui pense, qui souffre, qui espère au point de croire à ce que rien ne lui prouve, ce moi, guenille je veux bien, mais guenille qui m'est

chère, ce moi a autant de droits que le reste de r Univers à l'expression de son amour, de sa douleur, de son espérance, de sa foi. de son rêve. Si je pardonne aux poètes, si je leur demande même de me parler d'eux, c'est qu'en me parlant d'eux, s'ils en parlent bien, ils me parlent de moi. Discussions, raisonnements, théories, esthétique, rien n'y fait; rien n'y fera. Nous ne sommes qu'à ce qui nous émeut. L'ame humaine ressemble à l'Ai^ni'S dv, Molière. A tous les arguments décole. elle répond ce que l'innocente pupille d'Arnolphe répond à son vieux tuteur quand il veut se faire aimer d elle :

Tenez, tous vos discours ue me doublent point lame, Horace, avec deux mots, eu ferait plus que vous.

Ces deux mots que l'humanité, comme Agnès, veut toujours entendre, qui doivent l'entraîner et la convaincre, ce sont justement ceux que vous excluez de la poésie. Et quelle compensation lui offrez-vous en échange? Après cinquante ans d'érudition, de méditation, d'initiation aux traditions de tous les temps, quelle est la philosophie de votre trilogie coforée, puissante, des Poèmes antiques, des Poèmes barbares, des Poèmes tragiques? Ce sont ces deux grandes imprécations de Caïn et de Baliavat dont la conclusion est le néant du monde et dont l'idéal est la mort.

J'ai goûté peu de joie et j'ai l'âme assouvie. Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens; Dans le sable stérile où dornienl tous les miens. Que ne puis-je finir le songe de ma vie.

Ail ! dan» vus liu |>roron(Js (|Uuiid je])ouri-ui desceiniui-, Cuiniie uu luivat vii-illi qui voit toml)er ses fers, (»'»«' .i'aii»«t'ai sentir, libre des maux souirerts. (le tjui tut moi, rentrer dans la commune cendre ;

Kl toi, divine mort, oii tuiii rentre et s'ellace. Accueille tes enfants dans ton sein étoil»-; AlViaucliis-nous du temps, du nombre et de rcsjiaco, Et rends-nous le repos que l.i vie a iroutdé.

Vuilli ce <|ii(' VOUS iKiiis rajjporlez jtour nous régénérer après les liuis mille ans de barbarie indleclnt'llc que nous avons liaveisés. selon vous, depuis Homère, Eschyle et Sophocle. Voilà l'éducation que les adeptes de la poé.sie telle que vous la concevez donneraient aux générations nouvelles en reprenant la direction des àrties : le vide de rélrc. la soif de la mort. (Test la conclusion de IKclésiaste, il y a plus de deux mille ans, et de Schopenhauer ces jours-ci. Êtes-vous sûr de ne pas retomber, sans vous en apercevoir, dans les révoltes et les blasjdii'mes de Lara, dans les tristesses de Kené, dans les mélancolies d'Ohermann? Heureusement, faut-il vous dire ma pensée? je ne crois })as au véritable désir de mourir chez ceux (Jui, Tayanl exprimé, surtout en d'aussi beaux vers que ceux que je viens de citer, continuent à vivre. Toute cette désespérance ne me semble plus alors que littéraire. De toutes les choses que l'homme peut souhaiter, la fortune, la richesse, la santé, l'amour, la renommée, la mort, la mort est justement la seule qu'il soit en son pouvoir de se procurer tout de suite, sans l'appui des dieux, sans le secours des hommes. Eh bien.

c'est jusiemuil la seule qu'il ue se procure presque jamais. La mort a du bon, mais l'homme lui préférera toujours la vie, pour commencer. A ce poiul que Tespérance que nous avons d'être éternels dans un autre monde n'est peut-être faite, pour beaucoup, que du désespoir de ne pas Têtrc dans celui-ci. Toutes no« doléances, à ce sujet, aboutissent linalement à la fable de la Mort et du Bûcheron, du bonhomme La Fontaine, philosophe pour enfants, qui a fait dire aux bêtes tant de choses raisonnables. à qui nos mères nous mènent de force quand nous sommes petits, à (lui nous revenons tout seuls (juand nous sommes vieu.v. dont la philosophie est peut-être la seule qui soit à la mesure de l'homme et à laquelle il me semble que vous commencez vous-même à faire retour. V^t la preuve, c'est que nous vous voyons là, vivant, bien vivant, grâce à Dieu, et même immortel, immortel comme nous le sommes tous ici ; je ne vous garantis pas davantage. Durant cette immortalité mutuelle, nous nous etforcerons de vous faire aimer la vie, pour que vous puissiez écrire longtemps encore de beaux vers sur la mort. Et vous verrez que cette vie a quelques bons moments, comme celui-ci par exemple, où j'éprouve une véritable joie, je vous assure, à honorer publiquement, tout en le contredisant un peu, un homme de grand talent et d'un beau caractère.

Quand j'ai su que je devais vous répondre. Monsieur, j'ai attendu, je vous l'avoue, avec impatience, la communication de votre discours. 11 me semblait

— ts —

(IcNoir rliL' pour vous loccasioii d un inanitestf iléliiiiilil', d'un»' (Hude qui ne pouvait manquer de rlrre intéressante, quelles que fussent vos conclusions, sur l'état de la jKX'sie en France, de-

puis 18:20. (lettr élude, vous n'avez pas cru devoir la faire. Pas un mot de l'amartinc ni de Musset. Moi seul et tous ceux qui nous écoutent, nous sommes souvenus d'eux. Du reste, je dois vous prévenir tout de suite, pour vous éviter tout malentendu inutile dans vos futurs entretiens avec vos nouveaux confrères, (juà l'Académie, nous continuons à admirer passionnément l'un et à aimer follement l'autre. Souvenirs, habitudes de jeunesse sans doute ! Vous n'avez fait qu'une seule allusion au Moïse d'Alfred de Vigny et à une de ses pensées. Voilà tout ce que vous accordez à l'école romantique; c'est peu. J'aurais voulu aussi vous voir entrer dans quelques détails sur les procédés de l'école nouvelle de versification dont Victor Hugo a été et reste le chef, dont vous êtes le conlinualcur le plus autorisé, encore plus sévère que lui, sur ces questions de césure, de rejets, <renjambements. de rimes riches ou pauvres, avec ou sans consonne d'appui, enfin sur toutes ces questions de technique et de prosodie qui font tant de bruit sur le nouveau Parnasse. Vous auriez pu nous dire où nous en sommes avec notre vieux Boileau. s'il a toujours raison pour vous comme pour moi, j)cir exemple, qui, en matière de versification, reste convaincu qu'on peut tout dire dans la forme dont Malherbe, Rénier, Corneille, Racine, Molière, se

sont contentés. J'aime les vers qui s'en vont deux à deux, comme les bœufs ou les amoureux, et je m'imagine que les vers appelés à se fixer dans la mémoire des hommes, sont ceux qui sont construits de cette sorte, et qui enferment une belle idée ou une belle image dans un vers dont Boileau eût approuvé la structure.

Victor Hugo ne s'est que bien rarement écarté des règles traditionnelles, même dans la pièce intitulée Réponse à un acte cVac-

cusalion et où il prétend avoir bouleversé la langue. Il connaissait très bien sa langue; il savait mieux que personne qu'on ne la bouleverse que comme on bouleverse la vieille terre du nouveau monde, pour y chercher de l'or. Il a été et il restera un classique si l'on entend ce mot comme nous l'entendons ici : auteur de premier rang devenu modèle dans une langue quelconque. Ce que la langue poétique lui doit, au point de vue de la facture, disons le mot, du métier, c'est la règle nouvelle qu'il a imposée à la rime et dont non seulement aucun poète ne peut plus s'écarter, mais que quelques-uns exagèrent jusqu'au tour de force et au calembour. Ce qu'il a fait éclater au bout de ses vers de rimes inusitées jusque-là, sonores, étincelantes, c'est inouï. Comme il devait, il faut bien le dire, procéder plus par images que par idées, il avait besoin de rimes faisant image elles-mêmes. On peut être forcé de parler en prose; on n'est jamais forcé de parler en vers. Si la rime ne nous apporte pas à la fin du vers, un étonnement délicat, une surprise

iii^i'iiiciisc, .si clh; iK! nous cmjKtrlr pas sur sou ailr, si ello ne nous él)l()uil pas de son rayou. ce u'esl pas la pciue de s'exprimer eu ligues plus courtes que les autres. C.e u'esl doue (ju'fïu ohéis-saiif à de certaines lois rigides, doul le vulgaire ignore le secret tout en en subissant le charme qu'on pourra se croire en droit de placer la poésie au-dessus de la prose, comme on accorde à la femme, dans les relations sociales, le droit de préséance sur l'homme, à cause de certains avantages extérieurs qui ne s'adressent pas toujours à la seule intelligence.il y a, en présence d'une belle personne, une émotion de l'œil, un frisson particulier qui ne sont pas arguments irréfutables et qui ressemblent un peu à la sensation que la forme poétique cause tout d'abord par elle-même. Les ju^es qui condamnent Socrate peuvent acquitter et

même glorifier Phryné; moins de dix ou quinze ans apri'S, ce sera Socrate qui aura raison jusqu'à la lin des siècles. Ainsi souvent de la prose et de la poésie. Quand Pascal dil : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît))oint. » quand La liochefoucauld dil : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, » quand saint Augustin dit : « Tout ce qui finit est court; » je ne vois pas ce que la cadence du rythme et l'éclat de la rime pourraient ajouter à ces belles pensées, si concises, si claires, si vraies, qui se fixent à jamais dans ma mémoire comme les plus beaux vers, mais en fortifiant mon expérience et en satisfaisant ma raison. Ici la précision et la probité de la prose valent toutes les

— ol -

splendeurs du nombre. La vérité est que l'on a la mauvaise habitude de demander à la poésie plus d'éclat que de profondeur, plus de charme et de grâce que de solidité. On ne tient pas généralement à l'entière logique de ce que les poètes disent, pourvu que ce qu'ils disent soit touchant ou simplement musical. (Jn suit ces esprits ailés partant tous les jours pour les nuages, quitte à en revenir seul, quand ils y restent trop longtemps.

C'est contre cette poésie vraiment vaporeuse que Victor Hugo est venu protester d'abord, avec Lamartine et Musset, ceux-ci moins soucieux de la forme, peut-être parce qu'ils sont plus soucieux du fond. Enfin, vous venez, Monsieur, déclarant que la régénération de la poésie ne peut être opérée que par sa fusion avec la science. Avec une pareille esthétique, la forme devait être modifiée, pour ainsi dire, de fond en comble. Il fallait nécessairement que votre langue poétique eût avec l'harmonie, la couleur et la souplesse de la langue de sentiment, la précision, la fermeté des termes scientifiques. C'était là le problème àrésoudre; vous

l'avez résolu. Vous avez enfermé, quant au métier, les poètes à venir dans les lois rigoureuses dont ils ne pourront plus sortir sans s'évaporer dans le bleu ou se noyer dans le gris, et les élèves de Victor Hugo, après s'être égarés dans les mille chemins que le maître s'est frayés et que, seul, il pouvait parcourir jusqu'au bout, ne parviendront à faire œuvre qui dure que s'ils reviennent maintenant à votre école. C'est vous qui

l'avez résolu. Vous avez enfermé, quant au métier, les poètes à venir dans les lois rigoureuses dont ils ne pourront plus sortir sans s'évaporer dans le bleu ou se noyer dans le gris, et les élèves de Victor Hugo, après s'être égarés dans les mille chemins que le maître s'est frayés et que, seul, il pouvait parcourir jusqu'au bout, ne parviendront à faire œuvre qui dure que s'ils reviennent maintenant à votre école. C'est vous qui

Pardonnez-moi, Monsieur, si je me permets de traiter une matière où vous êtes passé maître, mais c'est votre faute. Vous m'avez laissé à dire trop de choses que vous auriez dites beaucoup mieux que moi, et mon discours va paraître, paraît déjà trop long de tout ce que vous avez écarté du vôtre. Je ne compte, pour me faire absoudre, que sur mon incompetence. S'il faut tout dire, ce doit être cette incompetence même qui m'a valu, de la part de l'Académie, l'honneur de vous recevoir en son nom et de prendre ma part de ce que vous appelez si jadis la redoutable tâche de parler de Victor Hugo. Elle y aura vu comme une garantie de

plus de la bonne foi et de l'exactitude qu'elle exige. Kl puis elle s'est souvenue que. si je nt' suis pas de la

famille naturelle du grand écrivaiu, je suis un peu de sa famille volontaire, acquise. Il y a entre lui et moi quelque chose qui n'existe pour aucun de nos confrères. J'étais tout enfant quand je l'ai connu; SOS fils, plus jeunes que moi, l'un de deux ans. l'autre de quatre, étaient mes camarades; ils venaient quelquefois passer leur dimanche chez moi, non sans que leur mère s'en inquiétât; elle craignait pour eux la grande liberté dont j'ai joui, de trop bonne heure peut-être, mais qui m'a appris beaucoup de choses, bonnes à savoir, que je n'aurais peut-être pas sues sans cela, et qui ne sont pas toutes dans les livres. Ceux qui lisent savent beaucoup; ceux qui regardent savent quelquefois davantage. Tel que vous me voyez. Monsieur, à vingt ans, je donnais déjà de bons conseils aux fils de Victor Hugo. J'ai toujours été sermonneur; je commence seulement à l'être un peu moins; je m'aperçois que cela ne sert à rien. De plus, l'auteur ^Uernani et l'auteur à'Henri III étaient restés amis, quoique confrères, et l'on retrouverait dans la biographie de l'un par un témoin oculaire de sa vie, et dans les mémoires de l'autre, des témoignages de cette bonne confraternité et de cette amitié sincère. Ils sont nés la même année; ils ont connu les mêmes misères; ils ont arboré le même drapeau; ils ont soutenu les mêmes luttes; ils ont tenté la même révolution dramatique, l'auteur A'Hemn III un peu plus tôt que l'auteur à'Herncud. Parmi mes livres précieux, j'ai un exemplaire de

Miirion tir Loniic iivcc ((('Ile «hîdicîico aul()}};^raphr : « A mon l)(>n. loy.il <'l vaillant ami AN'xamli'c Dumas. » (!«' sont los seuls titres (|ur, ji' Ncuille invoquer ici pour mon jnTe. Ils lui

suffiront aujourd'hui. Le talent, c'est bien; le caractl-re, c'est mieux. Pendant l'exil, celui qui était resté en France dédiait à l'exilé un de ses drames qui venait d'avoir un grand succès, et l'exilé lui répondait par une pièce des Contemplations. Un jour que j'avais à annoncer au maître un événement heureux de ma vie, je lui écrivis et je mis sur l'enveloppe ces seuls mots : Victor Hm/o, Océan. La lettre lui arriva tout droit, et il fut touché de cet hommage, de cette image en deux mots. Quand je me suis présenté aux suffrages de l'Académie, Victor Hugo, qui n'était pas revenu ici depuis son retour en France, y est revenu voter pour moi, pour le lils de son ancien ami, et ensuite obstinément pour vous, car il votait toujours pour vous, quel que fût le candidat. Enfin, d'autres, beaucoup d'autres, dans notre Compagnie, auraient parié de lui avec plus d'éloquence que moi, aucun ne l'aurait fait avec plus de respectueuse et tendre sincérité. C'était, je crois, ce que tout le monde voulait. Voilà, Monsieur, comment je me trouve en face de vous. Nous sommes réunis par l'admiration et par la reconnaissance. Ce sont les liens les plus forts et les plus doux pour des cœurs un peu élevés.

Il y a, dans Victor Hugo, trois hommes : le poète, le philosophe, le politique.

Le politique, je la laisserai tout de suite de côté. Hugo, mort, n'a plus rien à faire avec la politique, chez nous du moins. .Nous le reprenons au nom des lettres, nous le gardons et nous ne le rendons pas. Cependant il me faut répondre à une assertion de vous que je crois erronée. Vous dites quelque part, pour l'excuser sans doute : « Il s'est cru royaliste et catholique. » Il ne s'est pas cru royaliste et catholique ; il l'a hel et bien été et très sincèrement, comme il a bel et bien et très sincèrement cessé d'être l'un

et l'autre. Il l'a dit et répété maintes fois en vers et en prose; il n'y a donc pas à en douter. Du reste, nul n'a été, dans ses actes comme dans ses œuvres, plus sincère et plus convaincu que lui, toujours. Nous avons tous le droit de modifier les idées politiques et religieuses que la famille et la société ont imposées à notre enfance ignorante et soumise; c'est affaire entre notre conscience et nous. Si le coup de tonnerre du chemin de Damas a raison pour saint Paul, si la parole de saint Ambroise a raison pour saint Augustin, qui prouvera tout de suite, quand nos idées se modifient, que ce n'est pas saint Ambroise que nous écoutons ou le ciel lui-même qui nous parle? Ce que nous pouvons rechercher, parce que ce sera une étude psychologique de Victor Ilugo propre à faire comprendre une partie de son œuvre littéraire, c'est pourquoi il a cessé d'être royaliste et catholique. A cet elfet, il faut se placer à un certainpoint de vue; il faut se demander pourquoi la nature avait créé cet homme à

ji.iit? Mllt' l'avail nér |»{iiiiirli;itilrr. |i;iil(iiiil. sans <miliavr, ijii:iil(l llirilir, loill ci' <|(li |irnl rire chaulé. Il n'a pas été seulcmrnl un poêle, il a été le poèlo, relui qu'un invisible Dieu possètle. domine et torluic; il a été rinslrunietit sinon le plus mélodieux, du moins le plus sonore qui ail jamais vibré aux qualre vents de l'esprit. Quand on pense que d»* seize à dix-buil ans ce collégien faisait, entre deux devoirs, ces odt.'S admirables ilc Moïse sitr If SiL des Vifff/fs df* Venhm, de la Veiidép, de la Staliio df Henri / 1', de la Mort du dite dr lierri/ et qu'il a continué ainsi [lendant près de soi.xante-dix ans, amoncelant poèmes sur poJ'mes, drames sur drames, romans sur romans, que tout ce (jui est du passé, du présent de l'avenir, de l'invisible, de riiliiii et même de l'inconnu a traversé, en imaj^cs incessantes, ce cerveau énorme, toujours en mouvement, toujours en ébullition, qu'il

nous envoie encore sa pensée du fond de sa tombe lumineuse, quel droit aurions-nous de lui demander autre chose que ce qu'il avait reçu de Dieu mission de faire ici-bas?

Cette mission l'a-t-il accomplie? Voilà toute la question. Il l'a accomjdie, évidemment. Ouaiid il nous dit :

Mou sillon le voici, ma j,'erl)e la voilà,

qu'avons-iious à répondre si ce n'est de le remercier d'avoir tracé ce sillon et de nous avoir donné celte gerbe? Fait pour recevoir des impressions et pour

rendre des chants il a obéi à sa destinée, comme le fleuve qui coule, comme le vent qui souffle, comme le nuage qui passe, comme l'éclair qui luit, comme la mer qui gronde. Il est une force indomptable, un élément irréductible, une sorte d'Attila du monde intellectuel, allant dans tous les sens, à la conquête de ce qu'il voit et de ce qu'il veut, s'emparant de tout ce qui peut lui servir, brisant ou rejetant tout ce qui ne lui sert plus. C'est l'implacable génie qui n'a instinctivement souci que de soi-même. Il y a là une de ces fatalités originelles, par moments monstrueuses, dont quelques physiologistes se sont autorisés pour soutenir que le génie était une forme resplendissante de la folie. Or, Victor Hugo a le caractère essentiel, inéluctable de cette folie sublime que la science n'arrivera cependant pas à faire rentrer dans la pathologie : il a l'idée fixe. Cette idée fixe c'est tout simplement, dès qu'il arrive à l'âge de raison, de devenir le plus grand poète de son pays et de son temps, et, à mesure qu'il avance dans la vie, d'être le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps. C'est de ce point de vue qu'il faut le considérer, à mon avis, si l'on veut s'expliquer ce qui ne paraît pas tout de suite explicable. A

quinze ans, il monte dans sa tête, et il n'en redescend plus jusqu'à sa mort. C'est pour cela qu'il verra toujours les choses de si haut. L'unité qui ne sera pas dans ses actes ni dans son œuvre, sera dans sa volonté qui est de fer, et qu'il tendra vers le but où il marche. Ce but il ne le quittera pas des yeux

— lis —

une scène de l'œuvre de Victor Hugo, le premier idéal de tous les hommes et la première inspiration de tous les poètes : l'amour. Dans les deux volumes des *Journaux et Mémoires* on ne le trouve pas une seule fois ni avec la Camille de Clémentine, ni avec la Mimi Pinson de Musset, ni avec la Lisette de Jérôme, ni même avec l'Elvire, peut-être l'Elvire imaginaire, de Lamartine. Il a le respect de son cœur et la domination de ses sens. Il se réserve pour l'épithalame, car celle qu'il épouse, celle pour laquelle il dira plus tard : « *Manibus date lilia plenis* » est non seulement la première qu'il aime, mais la seule qu'il ait regardée. Plus tard, quand il chantera l'amour comme il chantera tout ce qui est de la nature, on ne pourra pas citer, dans toute son œuvre lyrique et dramatique, un vers, un seul qui soit une véritable extase ou un véritable cri. Il ne se livre jamais. Le féminin qui remplira la vie de Musset et qui l'inspirera si magnifiquement, laisse Victor Hugo indifférent, du moins du côté de l'âme. Nombre de pièces où l'absence de date peut passer pour une confidence au lecteur, ne sonnent dans leur forme éclatante, que comme des pièces d'or jetées par une main qui ne compte pas dans l'aumône d'une belle quêteuse. Le cœur n'y est pour rien. Ce chapitre a fait quelquefois aux amours

terrestres la concession de se changer en cygne ou en taureau pour se rendre visible et compréhensible à des

créatures mortelles, pour prouver sa grâce et sa force, pour se reposer un moment de ses travaux et de sa grandeur, mais il n'a aimé vraiment qu'une femme, la seule qui put satisfaire ce mâle prodigieux : la Gloire! A quinze ans il écrit sur son cahier de classe : Je serai Chateaubriand ou rien. A dix-neuf ans, dans la première ode de son premier recueil, le Poète dans les révolutions, il s'écrie :

Qu'un autre au céleste martyri- Préfère un repos sans honneur!

La gloire est le but où j'aspire.

Il a aimé la gloire jusqu'à croire que la popularité, cette gloire en gros sous, comme il dit dans Ruy Blas. pouvait y ajouter quelque chose, jusqu'à ne jamais pardonner à quiconque ne reconnaissait pas la sienne et se permettait de la discuter. Plus tard, il a aimé la liberté, ardemment, pour lui. et pour les autres, ce qui est rare, parce qu'il a compris que la liberté seule pouvait lui donner la gloire telle qu'il la voulait, et qu'un simple poète ne pouvait aspirer à être au-dessus de tous, que dans une société démocratique où les hiérarchies conventionnelles et les suprématies de naissance et de tradition n'existent plus. Comment voulez-vous qu'une pareille imagination et un pareil tempérament, faits de toutes les forces de la nature, se laissent éternellement emprisonner dans des combinaisons humaines et des convenances sociales qui font, qui sont là pour faire obstacle à l'expression de leur

HO

pftiisécol à la iralisation do leur rrve ? Il ii'admcllail (lorir pas (jn'il put èlro «;iif(;rnn" dans des fornios de j^oiiverncim'ilil et do riillo où il n'eût pas le droit de tout dire et chanci' d'«Hie ainsi le premier. Il a répudié la Monarchie! i-l le Catholicisme, parce que, dans ces deux formes sociale et religieuse de l'État, il aurait toujours eu inévitableiniMil quchju'un audessus de lui. Il eût accepté la monanhic s'il avait pu arriver l'i être roi : il eût persévéré dans le catholicisme, s'il avait pu arriver à être Pape, à réunir en lui le Pape et l'Kmpereur, ces deux moilirs d<* Dieu, comuKïildit dans llcnumi.

Suivons-le dans le développement logique de son idéal terrestre. A la lin de la préface de Marion de LorniP, il dit : « Pourquoi ne viendrait-il pas un poMc qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à (Iharleinagne. » Il n'en est déjà plus à (Chateaubriand dont la gloire commence à lui paraître bien p;\le; et le voilà qui tente l'ascension vers Shakespeare, en mémo temps qu'il établit un rapprochement entre ce (ïharlemagne qu'il vient de glorifier sur la scène et ce Napoléon qu'il a commencé par appeler lionaparte et dont il avait dit, en des vers admirables :

11 fallut presque un Dieu pour coasacrer cet homme ;

Le Prêtre monarque de Rome

Vint bénir son Iront menaçant :

Car, sans doute, en secret, effrayé de lui-même. Il voulait recevoir son sanglant diadème

Des mains d'oii le pardon descend.

Les mers auront .«a tomle, et l'oubli la devance. En vain à Saint-Denis il fit poser d'avance

— Hl —

L'u !5<^pulcrj de marijre et dor étincehmt. Le sort n"a pas vouUi que de royales ombres Visseat, en revenant pleurer sous ces murs sombres, Dormir dans leur tombeau son cadavre insolent.

Six ans après avoir écrit ces beaux vers, il écrira ceux-ci non moins beaux, bien qu'ils disent tout le contraire :

Dors, nous l'irons chercher; ce jour viendra i)eut-être, Car nous t'avons pour Dieu, sans ("avoir eu pour maître ; Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal ; Et, sous les trois couleurs, comme sous l'oriflamme. Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme Qui t'arrache à ton piédestal.

Oh! va, nous te ferons de belles funérailles! Peut-être quelque jour nous aurons nos batailles! Nous en omnl-n-agerons ton cercueil respecté ; Nous y convierons tout : Europe, Afrique, Asie, Et nous t'amènerons la jeune Poésie Chantant la je'une Liberté..

Qu'est devenu le cadavre insolent? A partir de ce moment, la figure de Napoléon le hante, le trouble et l'inspire de plus en plus. Pourquoi? Parce que Napoléon est l'incarnation de la plus grande gloire à laquelle un homme puisse prétendre. Il faut au poète une gloire pareille à celle de cet homme.

Qui, plus grand que César, plus grand même que Konie, Absorbe dans son sort le sort du genre humain.

Il lui faut une gloire équivalente à celle-là, y compris le martyre si le martyre est nécessaire à la réalisation de cette gloire. Il a d'abord essayé d'effacer cette grande figure de Napoléon du souvenir de la France, mais, puisque ni lui ni personne ne saurait

y parvenir, il chaulera <,cliii iiii'il iir jMiuri;iil j>as faire oublier. Ce sera son moyen de l'égaliser, do le dépasser pcut-èlre. Homère n'esl-il pas njainlenaiit plus j:rand qu'Achille?

Alors les odes, à la yloilicalion de Maj)oléon, se succèdent : odes à la (Colonne, à Napoléon II, où se trouve ce vers déjà trop oublié :

OU] n'exilons personne! oh! l'exil est inj)ie!

Odes à 1 Arc de Uiumphe, au retour des cendres de l'Empereur, et tant d'autres. Lui, toujours lui.

Enfin, quand il est exilé à son tour, (ju'il choisit (jucnesey qui sera son île d'Elbe d'où l'on revient ou son île de Sainte-Hélène où l'on meurt, mais où, quoi qu'il arrive, il aura été à part, seul, plus |j:rand dans l'horizon, comme il veut toujours l'être, que tous ses compagnons d'exil; quand il sera dans celle île où, si l'on ne vient pas ex})rès pour le voir, on ne pourra plus jamais venir sans penser à lui, il écrit ce livre sur Shakespeare, où il fait le dénombrement des éternels grands hommes, et il dit :

La diminution fies liommes de guerre, de force et de proie, le grandissement indélieni et superbe des hommes de pensée et de paix ; la rentrée en scène des vrais colosses : c'est là un des plus irrands faits de notre grande époque. Il n'y a pas de plus palhélique et de plus sublime spectacle; rinnnanilé délivrée d'en haut, les puissants mis en fuite par les songeurs, le prophète anéantis-

sant le héros, le balayage de la force par l'idée, le ciel nettoyé, une expulsion majestueuse. Les traicteurs des peuples, les Iraniens d'armées, Nemrod, Sennachérib, Cyrus, Rhamsès, Alexandre, César, Bonaparte, tous ces immenses hommes farouches s'effacent.

?Scipion n'est plus, pour lui, que l'homme ; il n'aura été décidément qu'un sujet de poème. Voilà le poète, tout seul, entre la mer et le ciel, le voilà qui s'enivre d'ambition solitaire, qui se grise d'immortalité préventive, qui se croit le grand justicier du monde, le seul arbitre de la conscience humaine. Il n'est plus à Sainte-Hélène comme Napoléon ; il se voit, sur le Sinaï comme Moïse, sur la montagne comme Jésus, à Pathmos comme saint Jean ; il sait le mot de l'infini, il croit le savoir, il nous le dit :

Le moi latent de l'infini patent, voilà Dieu. Dieu est l'invisible évident. Le monde dense c'est Dieu. Dieu dilaté c'est le monde. Nous qui parlons ici, nous ne croyons à rien hors de Dieu. Dieu se manifeste à nous au premier degré à travers la vie de l'univers, et au deuxième degré à travers la pensée de l'homme. La deuxième manifestation n'est pas moins sacrée que la première. La première s'appelle la nature, la deuxième s'appelle l'art. De là cette réalité : le poète est prêtre. Il y a ici-bas un pontife : c'est le génie.

Il ne lui reste plus qu'à ajouter : ((Le génie c'est moi.)) Il ne le dit pas ; mais il commence fermement à croire que le monde le dira.

1870 arrive. Ses dernières convictions triomphent : il a donc eu raison de les avoir ; il a donc été le vates antique. Le trône croule, l'autel s'ébranle, la papauté chancelle, le vieux monde social tremble. Le poète qui a fulminé comme Junéval, qui a pro-

phétisé comme Isaïc, rentre dans sa patrie avec ce chant héroïque
:

— tii —

Puisi|u'eu ce jour U- sang ruisselle, les luits brûlent,
Jour sacré, l'iii-^ciue c'est le moment, oii les lâches reculent
J'accourrai.

France, élre s»ir t.i claió à l'heure où l'on te traîne
Aux cheveux.

O ma mère, et jjorter un anneau de la chaîne,
Je le veux.

J'accours, puisque sur toi la bombe et la mitraille
Ont craché.

Tu me regai'deras debout sur la muraille.
Ou couché.

Kt pcitt-étrc. en la terre où brille l'espérance.

Pur Hambeau, Pour prix de mon exil, tu m'accorderas, France,
Un tombeau.

La guerre finie, la paix failo, le pot'lc devieii l'idole de la foule.
Il est écouté comme un oracle, acclamé comme un roi, fêté
comme un saint. On l'appelle le Maître; on l'appelle le Père. L'an-
niversaire de sa première pièce est célébré au théâtre, l'anniver-
saire de sa naissance est célébré dans la ville. Ou donne congé

dans les collèges; on accorde des grâces dans les prisons. Ceux qui admirent cet homme s'agenouillent; ceux qui ne l'admirent jtas se taisent. 11 semble convenu qu'on ne; le discutera plus, tant qu'il vivra, ("est notre gloire nationale; il vit dans une acclamation incessante. Ouand la mort le menace, la foule inquiète emplit sa rue. Des centaines, des milliers d'hommes et de femmes de ce peuple qu'il a exalté jusque dans ses erreurs passent la nuit devant sa porte; le monde entier demande des nouvelles. Sa mort est un deuil public. On interrompt les alFaires; on suspend les éludi's;

— ho —

ouJL'tlc un voile noir sur l'Arc de Iriomphe, ne pouvant le jeter sur toute la cité. Les « dragons chevelus ^), torches en mains, font la veillée du corps. L'immense murmure d'une population qui ne se couche pas remplace la prière de l'humble prêtre et berce l'âme du poète comme l'Océan a si souvent bercé son esprit et rythmé sa pensée. On écarte César pour lui dresser un autel ; on congédie une sainte pour lui élever un tombeau. Plus d'un million d'hommes font cortège ou font la haie au petit char des pauvres, dernière antithèse du poète, suivi d'énormes chariots chargés de couronnes dont le nombre et le poids useront les marches du Panthéon.

Et, pendant ce temps, je me rappelle que sept personnes seulement, dont j'étais, sont parties de Paris pour accompagner jusqu'au cimetière de Saint-Point l'auteur de Jocclijn et de la Chute d'un Ange, et que trente-trois fidèles seulement, dont j'étais encore, ont suivi jusqu'au Père-Lachaise l'auteur de Rolla, des Nuits et de VEspoi/- rn Dieu.

Victor Ilugo était revenu de l'exil demander un tombeau à la France. La Patrie reconnaissante le lui a donné au Panthéon, cette fosse commune de la gloire, au milieu des ombres de Yoltaire, de Jean-Jacques, de Mirabeau et de Marat, car leurs ombres seules habitent maintenant ces voûtes auxquelles les temps, qui ont leurs variations, eux aussi, ont repris leurs cendres. J'aimerais mieux voir l'auteur des Voix intérieures et des Contempla-

t/'ons doi'uüi son dernier sumnieil la oii les lioininus III' vicr-meii })as le lroiil)ler de leurs querelles ou le souiller de leur iu-gralilude : sur un rorher comme (Ihaleaubriaud. sous uu saule comme Musset, ou mieux encore j»rès de sa fille comme Lamar-tine; mais l'auteur de IM/V tl'iHrc i/nunl-jirrr (jui mettait quel-quefois de l'art où il n'en fallait plus, a oublié de dire, dans ce beau livre, qu'il voulait reposer auprès de ceux qui l'avaient aimé.

Jamais empereur romain n'a eu jianMl triomphe pendant sa vie, jamais destructeur de peuples ou bienfaiteur des hommes n'a eu pareille apothéose après sa mort, (lelui qui, à quinze ans, s'était juré d'èlrc le jdus i^rand poète de son temps et de son pays, a pu se dire qu'il l'a été; celui qui, plus tard, a conçu l'espérance secrète d'être le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps, a pu vivre ses dernières année et sa dernière nuit en croyant qu'il l'était. Tout a concouru, contribué, consj)iré à le convaincre qu'il avait réalisé son espérance superbe. C'était l'important pour lui. Ouand un dévot meurt convaincu qu'il aura la béatitude éternelle, c'est comme s'il lavait véritablement. Il y a là une minute qui équivaut à l'éternité, qui la contient peut-être.

Maintenant, que va-t-il advenir de cette œuvre immense, étrange, troublante, disparate, splendide, faite des matériaux les

plus durs, les plus brillants, les plus précieux, les plus fragiles? 11
en adviendra ce qu'il advient de toutes les œuvres de l'esprit

humain. Le temps ne fera pas plus d'exception pour celle-là que pour les autres ; il respectera et affermira ce qui sera solide; il réduira en poussière ce qui ne le sera pas. Tout ce qui est de pure sonorité s'évanouira dans l'air; ce qui est fait pour le bruit est fait pour le vent. Mais il ne m'appartient pas de préparer ici le travail de la postérité. Il n'y a d'ailleurs à influencer ni pour ni contre; elle sait son métier de postérité; elle a le sens mystérieux et implacable des conclusions infaillibles et définitives. J'entends dire que beaucoup de pierres tomberont de cet édifice énorme, que quelques-unes tremblent déjà parmi celles qu'on croyait le mieux fixées. C'est possible; c'est vrai. Mais cet édifice qui tient du temple grec, de la pagode, de la mosquée, du château féodal, de la cathédrale gothique, du bazar d'Orient, du palais de la Renaissance, autour duquel sont venues se grouper des chaumières de paysans, des maisons d'ouvriers, des masures de pauvres, cet édifice est si grandiose, si pittoresque, si bizarre, il se découpe sur le ciel de l'art en masse si puissante ; il a des cryptes si vastes où le vent fait des bruits si étranges; il a des murailles si hautes flanquées de tours si imposantes, des colonnes d'un marbre si pur, des arcades si nombreuses, d'un entre-croisement si imprévu, des frises d'une ciselure si fine, des flèches si légères, si dentelées où tant d'oiseaux font leurs nids; le bourdon de son énorme beffroi qui sonne l'Angelus ou le tocsin, le glas de la mort ou le carillon de la fête, est fait d'un métal si noble.

— «iS —

oui les airs de jilpilaliois si iii;iji;slieuses, éveille (les
échos si puissants et si prolifj^és dans les vastes plaines et les

immenses forêts qui Tentent et (pril domine des liaillies où il s'élève, (jn'em se deni. inde. par moments, si. comme dans les contes d'ti moyen âf^e. Dieu ou le Diable n'a pas mis la main ;i la heso^iie.

Attendons. C/esl le poêle lui-même qui l'a ilit :

Voulez-vous qu'une tour, voulez-vous qu'une église Soient de ces monuments d">nt l'anif* idralise

La fornip et la hauteur?

Attendez que de mousse elles soient revêtues. Et laissez tia-vaùUer à toutes les stiitiies

Le Temps, ce grand sculpteur!

Si l'on me demandait ensuite, le Temps ayant fait ce qu'il a à faire, comment l'avenir appellera Victor llui^o. je répondrais qu'il l'appellera, selon moi, l'auteur de la Légende des siêrles, comme nous appelons Dante l'auteur de la Divine Comédie, comme nous appelons Balzac l'auteur de la Couv'die Jmmaino. Non pas que je réduise l'œuvre de Victor Hugo aux seuls poèmes qui portent cette dénomination particulii're de Légende des siècles, mais tout au contraire, parce que, dans ce titre j^éné-rique, je rassemblerais et ferais rentrer toutes les o'uvres du poète, poésie lyrique et épique, roman, théâtre, histoire, philosophie, vers et prose. A mon avis, à mon avis seulement, quoi qu'il fit, même à son insu, Victor Hugo ne sortait jamais de la légende. Ses personnages ne sont ni dans la réalité de la vie,

ni dans la proportion de l'homme; ils sont toujours au-dessus ou au delà de l'humanité, quelquefois au rehours, pour ne pas dire à l'envers. Cela tient sans doute à ce que la nature a pour lui

des aspects qu'elle n'a pour aucun autre. Son œil grossit tout; il voit les herbes hautes comme des arbres; il voit les insectes grands comme des aigles. L'inanimé a une bouche, l'invisible, des yeux. Nous sommes pris entre les voix de l'un et les regards de l'autre, (c'est une évocation continuelle, c'est une vibration incessante, c'est un orchestre sans fin de harpes, de clairons, de flûtes que le Maestro dirige du haut du ïhabor et auquel on dirait qu'il donne le la avec la trompette du jugement dernier. Il a nécessairement vu l'humanité dans les proportions de ce décor, dans le ton de cette symphonie, et il nous laisse des titans, des fantômes, des monstres, des ombres qui s'agitent, en silhouettes colossales, dans un monde à part, entre les contes de fées de Perrault et les visions d'Ezéchiel.

Quant à sa philosophie, elle est bien simple. A force de demander aux manifestations extérieures, aux rumeurs de l'Océan, aux bruissements des forêts, aux ombres des cavernes, au rayonnement des astres, aux chansons des nids, au silence des pierres, l'explication du mystère divin que sa religion traditionnelle ne pouvait plus lui donner, il a entamé avec la nature entière un colloque qui n'a plus cessé. A qui va-t-elle parler et qui va nous parler d'elle maintenant qu'elle a perdu son grand interlocuteur?

— "II —

Mais il s'agit ainsi (cllcnL'ul identifié avec cllf (ju'il a iini jiar s'assimiler mcnlalemcnl à son piojnc juinrijw ot par croire qu'il faisait jiarlie de son éternité tanirible.

Il ne se contente pas de la conception vaf>;uo et abstraite de l'immortalité de l'Ame; il veut, après la mort, toutes les formes possibles de cette Ame dégagée de la matière qui l'a contenue ici-

bas, et il déclare devoir être encore dans ce qui est toujours, avec les sensations successives et progressives de l'être jusqu'à sa fusion totale en Dieu. Allez donc faire croire à un cerveau par lequel le ciel, la terre, les mondes, ont passé }endant soixantedix ans. qu'il n'est pas contenu dans l'éternité des choses et que toutes choses ne sont pas contenues en lui! Et, comme si l'antibèse devait suivre Victor Hugo jusque dans la mort. il trouve en vous, Monsieur, qui lui succédez, le système absolument contraire au sien: et <que vous avez hâte de disparaître dans le grand lien. tandis qu'il se trouvait si bien dans la vie où il attendait glorieusement le moment de s'en aller dans le grand Tout. Qui de vous deux a raison? Il y aura longtemps que nous n'affirmerons plus rien ni les uns ni les autres que l'on en discutera encore en ce monde. L'tii, sait déjà peut-être à quoi s'en tenir? Pourquoi ne j)eut-il plus nous le dire dans sa langue merveilleuse, parfois un peu obscure quand elle n'était qu'humaine et qu'il voulait tout expliquer. mais qui resplendirait aujourd'hui de la liimii-re éternelle dans laquelle, selon ses

coQvictions, iJ devai t aller se fondre sans s'y dissoudre.

Au lieu de croire dans l'univers, comme vous, Monsieur, à une simple série de formes qui s'engendrent les unes les autres et s'évanouissent aussitôt que formées, disparaissant dans une sorte d'éternel tonneau des Danaïdes que l'éternelle Nature renouvelle éternellement pour l'éternelle mort, il croit que rien ne se perd, que tout s'accumule et se combine lentement, invisiblement, mais sûrement pour l'entente universelle, pour l'alliance finale du ciel et de la terre. A mesure qu'il avançait dans la vie, il se regardait comme ne faisant plus partie ni moralement, ni intellectuellement, ni physiquement même de notre humanité courante;

il ne reconnaissait même plus la supériorité des éléments sur l'homme. Il se croyait de même source, de même essence, de même action. Ni les années, ni les saisons, ni le chaud, ni le froid, n'existaient pour lui, si bien que Zéphyre, jaloux, l'a traîtreusement frappé un soir de printemps, pendant qu'il se promenait dans son jardin, en compagnie d'un autre géant qui n'est pas loin de vous, Monsieur, à votre droite, et que le poète eût certainement chanté un jour comme il a chanté Eviradnus et Boos.

Quanta moi, après avoir passé, malgré d'autres travaux, plus desixmois dans l'intimité de cet esprit, qui n'a son pareil, en ce qui le caractérise, comme vous dites, dans aucun temps, dans aucun pays, dans aucune littérature, je me suis souvent demandé quelle placepourraitlui être faite dans la mémoire des hom-

mcsjjiii n" |ioiulîl à peu pri's à(((' |u'il roj»r(" .sciilo sur lalrnu ruiiunc her qnîl a rrvijum-dessus. ;mil(i(i(miir' au delà, (jiii sym)olis;\l, jKjiir ainsi diro. sur îrs li;iiileurs (Jii'il a alleiules, le rayonncmcîil (piil .p'Ue dans les nuées ipii le voilent. Tout le len»ps «jne je le lisais, ou plulûl que je le relisais, (jue j'assistais à raccroissement rapide et ininterrompu de ce ji^énie étrange, mené, surmené quelquefois jiar uni' volonté sans repos et sans borne, il m'élail impossible de perdre de vue la lumière de la petite lampe «ju'on voyait briller, toutes les nuits, dans la mansarde dr la ru(! du Draî^ou. à la fenêtre de lenfanl poète, pauvre, solitaire, infatigable, épris d'idéal. alFamé de gloire, de cette petite lampe qui a été la confidente silencieuse et amicale de ses premiers travaux et de ses premières espérances si miraculeusement réalisées, l'^t je me disais : La postérité devrait rallumer et li.xer éternellement dans la nuit cette petite lumière éclairant celte vitre. Pourquoi le jiremier de nos savants français qui découvrira

une étoile nouvelle, ne donnerait-il pas le nom d'Hugo à cette étoile?

Pari». - Typ. O. Chumcrot, 19. nm dos Snints-P.T.-s. — i»9~>f>.

^it

M et Charles !

» i Ernest I.rf- Biaiiic etOaniUlc r:

,iinon et le baron tU i >:. J B. Dumas et Saiat-Reiié Tai!

î l. John L.emoinne et CuvUIler-I'l

ri Caro et Camille Rouss -t (Il -M. Alexandre Dumas fils et d'Hau i-.s de MM. Mézières et Camille Roussel irs de MM. Saint-René Talllandif^r et Nisi^ 'is de MM. de Loménié et Jules Sandeau ivs de MM. le baron de Vlel-Castel et X. M ips de MM. Littré et de Cbampagay (5 juin l^ ;> . m ■>■•. ... ors de MM. le duc d'Aumaleet CuvlliJer-Fleviry (5 avril 1873).

i->i:uars de MM. Rousset etd'HaussonvU.e ;2 m

iJiscours de MM. Duvergierde HauranneetCuvil

Discours de MM. X. MarmleretCuvillier-Fleur.v

Dlscour.s de MM. J. Janin et G. Doucet ,') noMînbr.

Discours de MM. Barbier et Sylvestre de Sacy

Discoup.s de MM. d'HaussonvIlle et St-Marc Gh

Discours de MM. de Champagny et Sylvestre d(

Discours de MM. Autran et Cuvillier-Fleury (S
Discours de MM. Claude Bernard et Patin rJ7 m i
Discours de MM. J. Favre et Ch. deRèmusat ;■'
Discours de MM. l'abbé Gratry et Vltet ('^6 mui> .
Discours de MM. CuvlUIer-Fleury et D. Nisard). iii-»<>. . 1 fi
Discours dt- M. Guizot fii léponsc à celui de M. Pr6\o ii,, .
1SG5]. 50.

Discours de MM. C. Doucet et J. Sandeau (22 f*'.
Discours de MM. Dufaure et Patin iVuvril tSCîi). In-
Disconrs de MM. le comte de Carné et Vlnnet
Discours de MM. le prince de Brog^lle et St-Mf n
IMscours de MM. J Sandeau et Vitet (2C mai tSS'J
riiscours de MM. de Laprade et Vltet vl7 mars 1^
urs de MM. le Comte de Falloux et Brlfaut ^2i. i. irs de MM.
Biot et Guizot (5 févniér 1«57). lii-8<» s.. ours de MM. le duc de
BrogUe et D. Nisard i

j'iscours de MM. Erne.st Legouvé et Flourens (j lu
l's de MM. Sylvestre de Sacy et de Salvandy , "juin IfiOij. iii-S".
l's de MM. Berryer et de Salvandy (22rtv!iei Ihj-»). In-S»
'e MM. Villemain et Guizotit l'.\cadén>ie(i > .Vi. Iii-S"
l. Horace Vernet, par .V. BEitE, pronm oi lobrc 1 Siia In go

<lt M Hippolyte Flandrin, par M, Beui.ï rtdéiiiie îles 1)1."
186/1

Iieer, par M. bMitt, prononcé à l'AcHléiuiiid.'s Ut'au.\

historique sur la vie et les travaux de M. Victor CoasUi.

MLGiNET (véance ilii te jacivict IrVO;. iii-a». . .

Tyy. G. Ohamerot. J9, rur. des fiaini!--!

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/discoursdercepooleco>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.